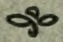
Lucie MAUGIN-ENLART

LA MENNAIS



Pages et Pensées catholiques

Extraites des Œuvres et de la Correspondance de l'Auteur

(1806-1833)



BLOUD et Cie

au reverend Père A. Roussel
Hommage de respectueuse
gratitude
L. Enlart
58 rue de Vaugirard

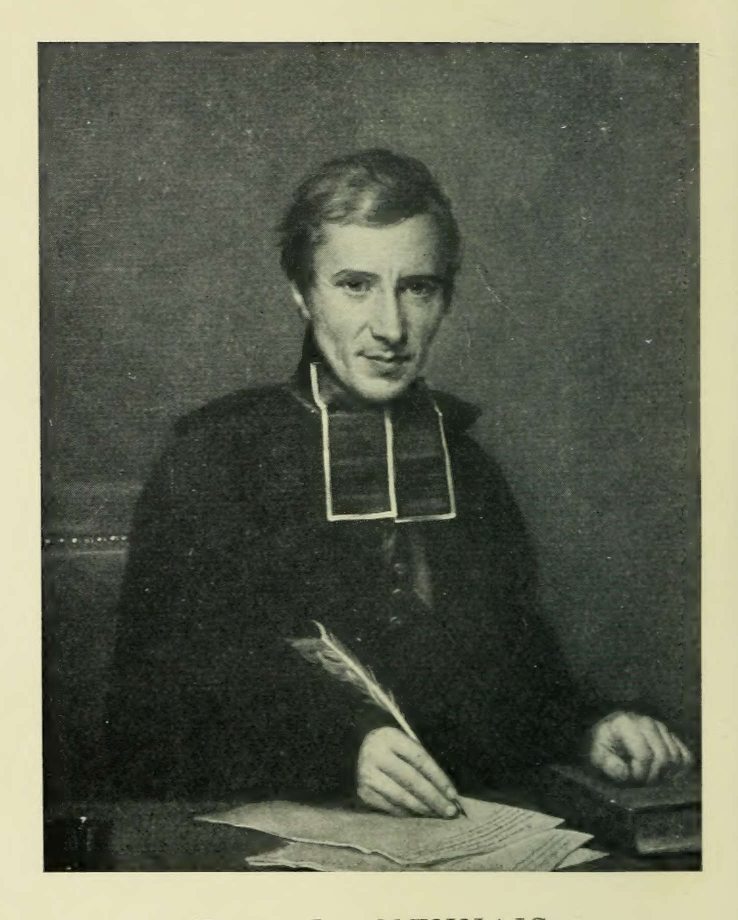
LA MENNAIS

IMPRIMATUR :

ALFRED BAUDRILLART

Vic. gén. Rect.

Parisiis, die 9ª Martii 1911.



F. de La MENNAIS

Portrait par Paulin GUÉRIN (1827).

Musée de Versailles

LUCIE MAUGIN ENLART

LA MENNAIS

PAGES & PENSÉES CATHOLIQUES

Extraites des Œuvres et de la Correspondance de l'auteur

(1806-1833)



Alfred [illegible]

PARIS 12 juin 1911.

LIBRAIRIE BLOUD ET Cie

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

1911

LA MENNAIS

PAGES ET PENSÉES CATHOLIQUES

INTRODUCTION

Je n'ai pas l'intention de retracer ici, même une esquisse de la vie de l'abbé Féli de La Mennais ; je ne puis que conseiller, à ceux qui ne les connaîtraient pas encore, les travaux si remarquables de MM. Boutard (1), Feugère (2), Ch. Maréchal (3), et Roussel (4).

(1) Abbé Ch. Boutard, *Lamennais, sa vie et ses doctrines* : t. I, *la Renaissance de l'ultramontanisme* (1782-1828) ; t. II, *le Catholicisme libéral* (1827-1834). Perrin, 1905-1908.

(2) Anatole Feugère, *Lamennais avant l' « Essai sur l'indifférence »*, d'après des documents inédits, Bloud, 1906.

(3) Christian Maréchal, *Lamennais et Victor Hugo*, Savaète s. d. *Lamennais et Lamartine*, Bloud, 1907.

(4) R. P. Alfred Roussel, *Lamennais d'après des*

Il m'a semblé que, par suite de la très regrettable défection du prêtre catholique, on s'est trop défié de *tout* ce qu'il a écrit dans une période de sa vie où il ne songeait pourtant qu'à servir les âmes et l'Église (1).

Si, dans ses travaux apologétiques et philosophiques, même avant sa rupture avec l'Église catholique, souvent l'erreur se mêle à la vérité, on y trouve pourtant, et dans sa correspondance à cette époque, on trouve en abondance, des pages remplies d'une vraie et sincère piété, des con-

documents inédits. Rennes, Caillière, 1893. *Lamennais intime*. Lethielleux, 1897. *Lamennais à la Chênaie*. Téqui, 1909. *Lamennais et David Richard*. Téqui, 1909.

(1) « C'est lui qui prépara le triomphe définitif des doctrines romaines au Concile du Vatican. » (BOUTARD, *op. cit.*)

« La Mennais revendiquait pour le Pape, non seulement le droit de juridiction sur toute l'Eglise, mais encore le privilège de l'infaillibilité personnelle. En déplorant le zèle hâtif de M. de La Mennais, il est juste de reconnaître que c'est lui... qui a préparé la voie à cette décision de l'Eglise (la proclamation de l'infaillibilité papale). Le Verbe Jésus, qui n'oublie rien, lui en aura tenu compte. » (BONNETTY, *Annales de phil. chrét.*, t. XVI, p. 355.)

seils de direction fort sages et fort élevés (1), tels qu'ils n'ont pu sortir que d'un cœur vraiment sacerdotal, tout rempli de l'amour de Dieu (2).

Bien peu de personnes, certainement, entreprendront de nos jours la lecture de tous les écrits de La Mennais. C'est pourquoi j'ai songé à faire ce choix ; j'ai recher-

(1) « On a conclu, un peu rapidement peut-être, que La Mennais, tout entier aux conceptions de son génie superbe, n'avait connu ni les émotions, ni les sympathies qui nous font vivre de la vie d'autrui, et que, prêtre sans vocation, il n'avait su envisager que le côté social du christianisme, sans jamais en découvrir le côté intime, celui par où l'on peut toucher les âmes, les relever et les guérir. » (R. P. Laveille, *Lamennais directeur des âmes. Revue du clergé français*, 15 mai 1896.)

En publiant des lettres de direction et d'amitié écrites par lui à la plus belle époque de sa vie d'apologiste, le R. P. Laveille s'est proposé « de faire connaître le ton que prenait Lamennais dans sa direction spirituelle » et de « montrer, par la transformation opérée dans une âme d'élite, la force persuasive qu'il savait renfermer dans une lettre ou une conversation ».

(2) « Chrétien convaincu, apôtre dévoré du besoin d'agir... Lamennais mérita d'inspirer et de soutenir dans leur prière la plus intime plusieurs générations de catholiques français. » (H. Bremond, *l'Inquiétude religieuse*, t. II, pp. 61, 62, Perrin, 1909.)

ché, au moins autant dans sa correspondance que dans ses œuvres, jusqu'en 1833, des pensées et des pages d'une inspiration tout particulièrement pieuse et morale; je n'ai jamais choisi un passage seulement parce qu'il est bien écrit ou que les idées y sont ingénieusement présentées, mais parce qu'il m'a paru pouvoir être utile à ceux qui le liront et le méditeront. J'ai fait suivre ces extraits de quelques très belles prières composées par La Mennais en ses jours de mystique ferveur.

Mon but en publiant ces pages est de faire mieux connaître le prêtre très pieux que fut La Mennais; peut-être, lui qui autrefois suscita tant de conversions, pourrait-il contribuer à ramener à Dieu et à son Église quelques âmes du vingtième siècle.

A Dieu seul appartient de juger!

Pour nous, nous ne voulons certes pas

justifier La Mennais, mais n'oublions pas que, *s'il a fait beaucoup de bien à l'Église, il a été impuissant à lui faire du mal* (1); n'oublions pas la multitude des âmes qui se sont sauvées par lui, et, si les écrits de la dernière partie de sa vie ont été très malfaisants, nous savons qu'il ne chercha jamais à détourner de la religion catholique ses amis croyants (2).

(1) Mot de Mgr de Lesquen. R. P. Roussel, *Lamennais d'après des doc. inéd.*, t. II, p. 396.

(2) « Après sa rupture avec l'Église, La Mennais ne chercha pas à entraîner ses anciens disciples de la Chênaie et de Malestroit, non plus que nul autre, dans la voie nouvelle où il s'engageait. Nous ne sachions pas que La Mennais ait jamais songé à se servir de son ascendant sur eux pour les détourner de la vérité catholique; il ne chercha point à éteindre les flambeaux qu'il avait lui-même allumés » (Roussel, *op. cit.*, introd., p. IV.)

« A la suite d'une conversation au cours de laquelle toutes les questions furent remuées en sens contraire de ma croyance de catholique, j'étais navré et dis à M. de La Mennais ma douleur. Il se méprit à mes paroles et s'écria avec tendresse : « Oh, mon « ami, je serais le plus malheureux des hommes, si ce « que je vous dis devait vous ôter la foi. » (Souvenirs de Laurentie. *Union*, 10 mars 1864.)

« Toujours j'ai entretenu une correspondance avec lui et toujours ses lettres m'ont affermi dans la foi. »

« Dieu voit dans le passé des mérites qui montent vers lui comme une prière », disait déjà Mgr Gerbet en 1838 (1).

Ses meilleurs, ses plus intimes amis ont été, en général, plus que des chrétiens ordinaires, mais de saints prêtres, tels Mgr Gerbet (2), Eugène Boré (3), son

(Lettre, du 6 avril 1854, de M. de la Villéon à l'abbé Jean-Marie de La Mennais.)

« Puisque votre foi telle qu'elle est vous soutient, vous console, vous porte vers Dieu qui est le point central où nous devons tous nous réunir, pourquoi souhaiterais-je de vous la voir changer? Non vraiment je ne le souhaite pas. » (Lettre du 1er juin 1841 de La Mennais à Mme Yéméniz.)

(1) « Dieu voit dans le passé des mérites qui montent vers lui comme une prière, et la mémoire de Dieu est miséricordieuse. Rien ne nous est aussi consolant que cette pensée, rien si ce n'est le désir, que Dieu lit au fond de notre âme, de donner, s'il le fallait, tout notre sang pour obtenir à Tertullien tombé la grâce d'une seule larme. » (Abbé Gerbet, *Réflexions sur la chute de M. de La Mennais*, chap. I, p. 1.)

(2) Philippe Gerbet, né à Poligny, le 5 février 1798, mort évêque de Perpignan le 7 août 1864. Voir Mgr de Ladoue, *Mgr Gerbet, sa vie, et ses œuvres*, Tolra et Haton, 1870, et H. Bremond, *Gerbet*, Bloud, 1907.

(3) Eugène Boré, né à Angers le 15 août 1809, mort supérieur général des Lazaristes, le 3 mai 1877. Voir de la Rallaye, *Notice biographique d'Eugène Boré*, 1894. Roussel, *Lamennais intime*.

propre frère Jean-Marie (1); tous ceux-là ne l'ont jamais oublié, n'ont cessé d'offrir pour lui prières et sacrifices.

Ne pouvons-nous donc pas espérer que leurs supplications ont été entendues, que Dieu n'aura voulu se souvenir que des jours où Féli fut un serviteur fidèle (2), que les larmes de l'agonie auront été les larmes du repentir, qu'il aura bénéficié à son heure dernière d'une immense miséricorde et ne restera pas à jamais séparé de son Dieu !

LUCIE MAUGIN ENLART.

Paris, lundi, 27 février 1911.

(1) Jean-Marie de La Mennais, né à Saint-Malo le 8 septembre 1780, mort à Ploërmel, supérieur général des Frères de l'Instruction chrétienne, le 26 décembre 1860. Sa cause a été introduite en cour de Rome, et peut-être, un jour qui n'est pas loin, pourrons-nous le vénérer sur les autels. Voir S. ROPARTZ, *Vie et Œuvres de J.-M. de La Mennais*, Lecoffre s. d.; et R. P. LAVEILLE, *Jean-Marie de La Mennais*, Poussielgue, 1903.

(2) « Nous avons l'invincible espoir que devant Dieu la docilité du pauvre ordinand aura compté pour quelque chose dans le jugement du prêtre apostat. » (Abbé KLEIN, *Correspondant*, 25 février 1893.)

BIBLIOGRAPHIE

SOURCE DES EXTRAITS

Réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le dix-huitième siècle et sur sa situation actuelle. Paris, Société typographique, 1808, in-8.

Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques. Liège, Le Marié, Duvivier. Paris, Société typographique, 1814, 3 vol. in-8.

Essai sur l'indifférence en matière de religion. Paris, Tournachon-Molin et Seguin ; Lesage, 1817-1823, 4 vol. in-8.

Mélanges religieux et philosophiques. Paris, 1819, in-8.

Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle, avec des réflexions à la fin de chaque chapitre. Paris, Margueritte, 1824, in-8.

Nouveaux mélanges. Paris, Lasneau, 1826, in-8.

Troisièmes mélanges, 1825-1831. Paris, in-8.

De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil. Paris, au bureau du *Mémorial catholique*, 1826, in-8.

Guide du premier âge. Paris, Belin-Mandar, 1828, in-18.

Journée du chrétien. Paris, Belin-Mandar et Devaux, 1828, in-16.

Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'Eglise. Paris, Belin-Mandar et Devaux, 1829, in-8.

Essai d'un système de philosophie catholique (1830-1831), publié par Ch. Maréchal. Paris, Bloud, 1906, in-16.

Mélanges catholiques (articles de l'*Avenir*, 1830-1831).

Archives des frères de Ploërmel.

Lettres inédites de J.-M et F. de La Mennais adressées à Monseigneur Bruté, de Rennes, ancien évêque de Vincennes (*Etats-Unis*), recueillies par M. Henry de Courcy et précédées d'une introduction, par M. Eugène de La Gournerie. Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1862, in-12.

Correspondance. — Œuvres posthumes de F. Lamennais publiées selon le vœu de l'auteur, par E.-D. Forgues. Paris, Didier, 1863, 2 vol. in-8.

Œuvres inédites de F. Lamennais, publiées par A. Blaize. Paris, Dentu, 1867, 2 vol. in-8.

Lettres à Sainte-Beuve, publiées par E. Forgues. *Revue contemporaine*, août 1885.

Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de

Vitrolles, publiée par E. Forgues. Paris, G. Charpentier, 1886, in-8.

Œuvres complètes de Joseph de Maistre. Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, t. XIV.

Lettres à Lamartine, publiées par Valentine de Lamartine. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18.

Lettres à Eugène Borée, publiées par E. Forgues. *Revue britannique*, octobre-novembre 1894.

Victor Cousin, sa vie et sa correspondance, publié par J. Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, Hachette et Alcan, 1895, t. II.

Lettres inédites de La Mennais à D. Benoit d'Azy, publiées par A. Laveille. *La Quinzaine*, juillet-août 1896.

Lettres inédites de Lamenais à Montalembert, publiées par E. Forgues. Paris, Perrin, 1898, in-8.

Un Lamennais inconnu. Lettres inédites de Lamennais à Benoit d'Azy, publiées par A. Laveille. Paris, Perrin et Cie, 1898, in-12.

Lettres au baron de Sainte-Croix, etc., publiées par H. Omont. *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1899.

Lettres à Emmanuel d'Alzon, publiées par Geoffroy de Grandmaison. *Mois littéraire et pittoresque*, juillet 1901.

Lettres à Mme Yéméniz, publiées par C. Latreille. *Revue de Paris*, mai-juin 1905.

Lettres à l'abbé Vuarin, publiées par V. Giraud. *Revue des Deux Mondes*, octobre-novembre 1905.

Lettres à Dom Guéranger, publiées par A. Roussel. *Demain*, décembre 1905.

Notes de La Mennais sur un exemplaire de Rousseau, publiées par F. Duine. *Hermine*, janvier 1907.

Lettres à L. Chodzko, publiées par Woznicki. *Revue latine*, décembre 1908.

Lettres à M. Nugent, A. Dumesnil, etc., publiées par M. Dumoulin. *Revue bleue*, mars 1909.

Lettres à la baronne Cottu, publiées par le comte d'Haussonville. Paris, Perrin et Cie, 1910, in-8.

Lettres au chanoine Buzzetti, etc., publiées par P. Dudon. *Etudes*, janvier 1910.

Lettres au Père Ventura, publiées par P. Dudon. *Etudes*, mars-avril-mai, 1910.

Fragment inédit d'un mémoire de La Mennais à Léon XII, publié par P. Dudon. *Recherches de science religieuse*, septembre-octobre 1910.

I

PHILOSOPHIE PRATIQUE DE LA VIE CHRÉTIENNE

I

PHILOSOPHIE PRATIQUE DE LA VIE CHRÉTIENNE

Voyageurs d'un moment dans des régions étrangères, ne mettons pas un triste orgueil à nous persuader que nous n'avons pas de patrie.

On croit faire beaucoup de tenir encore aux grands principes quand tout le monde s'en éloigne ; on espère même y ramener les autres par des ménagements dangereux, et une fausse condescendance, qui engage à sacrifier ce qui paraît moins important à ce qui est essentiel : comme si le traité entre la vérité et l'erreur était un compromis d'arbitres.

Tel est le penchant qu'on a maintenant à

tout rapporter aux sens qu'eux seuls sont consultés dans cette cérémonie sainte où l'Église donne à l'enfant, qui entre dans la vie, un protecteur et un modèle; de sorte qu'il semble aujourd'hui que nommer un chrétien soit uniquement l'art de trouver un son qui flatte l'oreille.

La vérité, la justice ont leurs droits. Il y a des choses que la charité ordonne de dire avec force, quelque dures qu'elles soient à l'amour-propre de ceux à qui elles s'adressent. La répréhension doit être mesurée sur l'importance de l'objet qui la provoque.

Idées sublimes que la religion nous a rendues si familières, qu'à peine excitent-elles notre attention. Nous jouissons dédaigneusement des bienfaits du Christianisme, comme des bienfaits de la nature : plus ils sont grands, multipliés, continuels, moins ils nous étonnent et moins ils nous touchent.

L'indifférence [en tant qu'] état d'âme, est synonyme d'insouciance C'est un état de lan-

gueur qui, s'emparant de la volonté, ôte à l'homme jusqu'au désir de connaître la vérité qu'il ne peut ignorer sans péril, et le rend comme insensible à ses plus grands intérêts. Il ne nie rien, il n'affirme rien ; il s'endort sans s'inquiéter s'il y a un réveil, ni de ce que sera pour lui ce réveil.

Certes, il est étrange qu'il soit nécessaire d'engager les hommes à être attentifs, quand il s'agit d'eux-mêmes et de leur premier intérêt... Les préjugés, l'entraînement, les distractions, il n'en faut pas tant à un être d'un jour pour qu'il refuse d'examiner ce qui, après tout, n'est qu'éternel.

Ce n'est point parce qu'il se glorifie de sa raison que l'homme s'égare, mais parce qu'il se méprend sur sa nature, en s'attribuant ce qui n'est pas à lui. Dans son orgueil, il confond la capacité de connaître avec la puissance de produire. Il oublie que son intelligence, purement passive à l'origine, naît et se développe à l'aide des vérités qu'on lui donne, et qu'elle ne possède que ce qu'elle a reçu. Doué du pouvoir

de combiner ces vérités primitives et d'en tirer des conséquences, pouvoir borné comme toute action d'un être fini, il cherche en soi la certitude ou la dernière raison des choses, et, ne l'y trouvant pas, il commence à douter. Les vérités se retirent, la nuit se fait ; au milieu de cette nuit, il cesse de se reconnaître lui-même ; seul et fier de sa solitude, il essaie de créer ; il remue d'obscurs souvenirs, et croit peupler d'êtres réels son entendement désert, parce qu'il évoque des fantômes. Mais bientôt détrompé, las de ce vain labeur, il ferme les yeux et s'assoupit dans des ténèbres éternelles.

La grande erreur de la jeunesse est de se croire capable de se gouverner elle-même. Emportée par une vivacité aveugle, elle agit au hasard et sans prévoyance : elle veut juger de tout sans savoir la raison de rien ; la prudence qui réfléchit et qui s'arrête, lui paraît faiblesse et timidité ; elle marche hardiment dans des ténèbres qu'elle n'aperçoit point, et tous ses pas sont des chutes.

L'orgueil persuade à l'homme qu'il est beau

de se faire un nom qu'on répète, d'acquérir ce qu'il appelle la gloire : et le voilà qui se met au travail, non pour sauver son âme, mais pour étonner quelques instants des créatures passagères comme lui, dont les applaudissements, qui tout à l'heure s'éteindront dans la mort, lui tiennent lieu de tout, et de Dieu même. Quelle pitié, et que la folie de l'orgueilleux est prodigieuse ! Il oublie l'éternité, il oublie le ciel, pour un vain bruit, qu'encore le plus souvent il n'obtient pas, et qu'il n'entend, lorsqu'il l'obtient, que dans un moment à peine saisissable.

Soutenus par les hautes pensées de la foi, les chrétiens ne se laissent ni séduire par les vaines espérances que les hommes mettent dans d'autres hommes, ni intimider par les revers, ni déconcerter par les obstacles que la violence ou la ruse ne cesse de leur opposer. Quand viendra le jour du triomphe, ils ne seront plus peut-être ; mais qu'importe ? Vaincre, ce n'est pas ce que Dieu leur commande ; leur devoir est de combattre, voilà tout. Malheur à ceux qui, las de ce sacré combat, transigent avec

le mal, ou dont les lâches désirs sont satisfaits pleinement par quelques heures de repos! Malheur à ceux qui disent : *La paix, la paix, quand il n'y a pas de paix !*

Après l'établissement du christianisme, l'éducation passa naturellement entre les mains de la religion, parce que la religion, dont l'objet est de protéger tous les genres de faiblesse, dut venir au secours de la faiblesse de l'esprit, qui est l'ignorance, et de la faiblesse du cœur, qui est les passions.

L'homme ne crée rien, son pouvoir se borne à disposer de ce qui est ; et si le sentiment du juste et de l'injuste, si l'idée de Dieu n'avaient préexisté dans son esprit et dans son cœur, il lui eût été aussi impossible de les inventer que de tirer du néant un nouvel être... Mais l'homme qui ne peut rien créer, peut détruire ; il peut altérer sa propre nature, jusqu'au point d'en effacer quelques-uns des traits primitifs ; il peut se dégrader enfin et cette triste faculté n'est que trop prouvée par l'expérience. Ainsi l'habitude du sophisme, ou abus de l'esprit,

fausse sa rectitude naturelle; l'habitude du vice et du crime, ou l'abus de la liberté, étouffe la conscience, et anéantit l'être moral. Né pour commander à tout ce qui l'environne et à lui-même, l'homme abdique trop souvent ce noble empire pour se rendre l'esclave des objets les plus vils et de ses propres penchants. Les organes destinés à servir l'intelligence la maîtrisent ; et dans cet indigne asservissement, ses lumières s'éteignent, son libre arbitre s'affaiblit, ses affections se dépravent ; le désordre s'empare de ses pensées, de ses désirs, sans règle désormais et sans frein : la raison dépossédée se dénature dans l'abjecte servitude où elle gémit d'abord, et où bientôt elle se complaît ; les sens, faits pour obéir, abusant contre eux-mêmes d'un pouvoir usurpé, s'usent, dépérissent, et l'homme entier est détruit.

Les hommes veulent tout savoir, excepté la seule chose indispensable. Leur orgueil se complaît dans des spéculations presque toujours dangereuses ou au moins stériles pour le salut. En s'efforçant de pénétrer des mystères impénétrables, ils s'égarent dans leurs

pensées, et ne saisissent que l'erreur, au moment où ils croient ravir à Dieu son secret.

Il y a deux doctrines; mais il n'y a qu'une vérité. Il y a deux doctrines : l'une de Dieu, immuable comme lui; l'autre de l'homme, changeante comme lui. La Sagesse incréée, le Verbe divin, répand la première dans les âmes préparées à la recevoir; et la lumière qu'elle leur communique est une partie de lui-même, de la vérité substantielle et toujours vivante. Offerte à tous, elle est donnée avec plus d'abondance à l'humble de cœur; et comme elle ne vient pas de lui, qu'elle peut à chaque instant lui être retirée, qu'elle ne dépend en aucune façon de l'intelligence qu'elle éclaire, il la possède sans être tenté de vaine complaisance dans sa possession. La doctrine de l'homme, au contraire, flatte son orgueil, parce qu'il en est le père. « Cette idée m'appartient : j'ai dit cela le premier; on ne savait rien là-dessus avant moi. » Esprit superbe, voilà ton langage. Mais bientôt on conteste à cette puissante raison ce qui fait sa joie; on rit de ses idées fausses qu'elle a crues vraies,

de ses découvertes imaginaires : le lendemain on n'y pense plus, et le temps emporte jusqu'au nom de l'insensé qui ne vécut que pour être immortel sur la terre. O Jésus, daignez mettre en moi votre vérité sainte, et qu'elle me préserve à jamais des égarements de mon propre esprit.

Rien de plus rare qu'un désir sincère du salut ; et c'est ce qui doit nous faire trembler, car notre sort à chacun sera ce que nous l'aurons fait : Dieu nous aide, il vient par sa grâce au secours du libre arbitre, mais il ne le contraint pas. Or, que voyons-nous ? Quel spectacle nous offre le monde ? Nous ne parlons point ici de l'impie résolu à se perdre, et déjà marqué du sceau de la réprobation ; nous parlons de ceux qui se disent, qui se croient les disciples de Jésus-Christ. Dans la spéculation, ces chrétiens veulent se sauver ; mais ils veulent en même temps, ils veulent surtout posséder les biens et goûter les jouissances de la terre. Ils donneront à Dieu, en passant, quelques prières obligées ; ils s'informeront de sa loi pour connaître ce qu'elle commande

strictement, puis, tranquilles de ce côté, ils se jetteront à la poursuite des honneurs, qu'ils nomment légitimes, ou ils s'endormiront dans une vie de mollesse permise à leurs yeux parce qu'elle ne viole en apparence aucun précepte formel. Mais dans tout cela, où est la foi qui doit régler toutes nos actions sur la vue de l'éternité ? Où est l'amour perpétuellement occupé de son objet, l'amour avide de sacrifices ? Où est la pénitence ? Où est la Croix ? O Dieu ! et c'est là désirer le salut !

Une des plus dangereuses tentations et des plus déliées est celle de l'orgueil dans le bien. Pour peu qu'elle se relâche de sa vigilance, l'âme que la grâce avait élevée au-dessus de la nature et de sa corruption glisse imperceptiblement et retombe en elle-même. On s'est garanti de certaines fautes, on a pratiqué certaines vertus ; l'amour-propre s'arrête à cette pensée et s'y repose avec complaisance. On se regarde, on est content de soi, on se préfère peut-être à tel ou tel autre ; et l'on en vient jusqu'à s'attribuer secrètement les dons de Dieu, un des crimes qui offensent le plus ce

Dieu *jaloux et vengeur qui ne donnera sa gloire à nul autre et qui résiste aux superbes!* Que fait-il cependant? Il se retire, il délaisse cet insensé qui comptait sur ses forces, il l'abandonne à son orgueil. Alors arrivent ces chutes terribles qui étonnent et qui consternent, ces chutes inattendues, effrayants exemples des jugements divins. Malheur à qui s'appuie sur sa propre justice! La ruine l'attend.

Bien que les hommes sachent que la vie présente n'est qu'un état de passage, néanmoins il y a en eux un penchant extraordinaire à se concentrer dans cette vie si courte, et à ne juger des choses que par leur rapport avec elle. Ils veulent invinciblement être heureux; mais ils veulent l'être dès ici-bas; ils cherchent sur la terre un bonheur qui n'y est point, et qui n'y peut pas être, et en cela ils se trompent misérablement. Les uns le placent dans les plaisirs et les biens du monde, et après s'être fatigués à leur poursuite *ils voient que tout est affliction d'esprit et que l'homme n'a rien de plus de tous les travaux dont il se consume sous le soleil.* Les autres, convaincus du néant de

ces biens, se tournent vers Dieu ; mais ils veulent aussi que le désir de félicité qui les tourmente soit satisfait dès à présent, toujours prêts à s'inquiéter et à se plaindre quand Dieu leur retire les grâces sensibles, ou qu'il les éprouve par les souffrances et la tentation. Ils ne comprennent pas que la nature humaine est malade, et incapable en cet état de tout bonheur réel ; que les épreuves dont ils se plaignent sont les remèdes nécessaires que le céleste médecin des âmes emploie, dans sa bonté, pour les guérir, et que toute notre espérance sur la terre, toute notre paix consiste à nous abandonner entièrement à lui avec une confiance pleine d'amour.

Si l'amour individuel, sensitif, organique, domine dans l'homme, la pensée s'affaiblit et s'éteint en proportion, et cela de plusieurs manières. La prédominance de la sensation obscurcit les idées, abaisse l'esprit et le fixe, pour ainsi dire, dans le relatif, le contingent et le variable. La lumière intellectuelle du Verbe, enveloppée de plus en plus dans les ténèbres de l'organisme, s'affaiblit et s'éteint, comme une lampe au milieu d'épaisses vapeurs.

Une feuille légère, aussi fugitive que le temps, dont elle nous apporte les nouvelles, obtient toute notre attention, occupe toutes nos facultés, tandis que nous avons là près de nous, dans les auteurs qu'inspira l'esprit de Dieu, des messagers de l'éternité qui demandent audience et ne l'obtiennent pas.

Nous recevons les bienfaits de Dieu comme s'ils nous étaient dus, et nous nous affligeons des bornes qu'il y met, comme s'il nous ôtait ce qui est à nous. Il y a bien de l'injustice et de l'ingratitude en cela.

La nature sent ce qui la blesse, elle le sentira toujours, l'ordre même l'exige ainsi ; mais quand on se soumet pleinement, sans hésitation et sans réserve, quand on ne veut que ce que Dieu veut, où peut être le trouble ? Voilà le but où nous devons tendre, sans nous décourager, sans nous lasser jamais.

Si nos misères sont grandes, la miséricorde de Dieu l'est encore plus. Il faut apprendre à se supporter avec patience, et ne pas s'obser-

ver trop curieusement ; fixons nos regards sur Dieu plus que sur nous. Regardons le but où nous tendons sans trop nous embarrasser de ce qui se passe à nos pieds ; c'est le moyen d'avancer plus vite. Il peut y avoir un certain désir de perfection qui est inquiet et dont la source est moins dans la grâce que dans la nature. *Non in commotione Dominus* (1). Le Seigneur est dans la paix parce qu'il est lui-même cette paix ; et quand nous la trouvons en nous, elle est le signe de sa présence ; elle accompagne presque toujours ses secrètes opérations. Nous aimerions à nous voir bien haut pour nous admirer, pour nous reposer en nous-mêmes ; et, tout au contraire, il n'y a de repos que dans le sentiment de notre bassesse, dans une conviction profonde de notre impuissance, et dans un humble abandon entre les mains de Celui de qui nous attendons tout, et qui ne nous refusera rien de ce qui nous est nécessaire. Allons à lui avec la confiance et l'ingénuité de l'amour, comme de petits enfants se jettent dans le sein de leur mère, sans trou-

(1) III, Rois, XIX. 11.

ble pour le passé, sans défiance pour l'avenir, avec une humilité calme et douce. *Sinite parvulos venire ad me* (1).

Une trop minutieuse surveillance de soi-même mène à l'exagération des scrupules et part souvent d'un amour-propre secret qui aime mieux s'accuser que de ne pas s'entretenir de soi.

Lisez chaque jour un chapitre du *Nouveau Testament* et quelques versets de l'*Imitation*, moins pour éclairer votre esprit que pour nourrir votre cœur et le calmer. Il y a tant de paix dans les paroles dictées par l'Esprit-Saint, qu'il en passe toujours un peu dans notre âme.

Je vous engage à ne pas même vous occuper de tout ce que peuvent dire les uns et les autres. Allez droit à Dieu sans écouter les hommes ; ce serait au moins perdre du temps et nous n'en avons pas à perdre, il est trop précieux. Qu'importe qu'on vous accuse d'exagération ? Les saints n'étaient-ils pas, en ce sens,

(1) Marc, X, 14.

des exagérés? Ceux qui ne le sont pas, ce sont des tièdes que Dieu vomira de sa bouche : *Quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo* (1). N'affectons rien, mais ne sacrifions rien non plus aux vaines opinions et aux vains discours des hommes. Faire avec simplicité ce qui est bien, et tendre toujours à ce qui est mieux, voilà la grande règle.

L'essentiel n'est pas que nous soyons ici ou là, mais où la Providence veut que nous soyons. Laissons-nous donc conduire par elle comme de petits enfants qui, les yeux fixés sur leur mère et heureux parce qu'ils la voient, ne demandent pas même où on les mène.

En général, il est très pénible et presque toujours un peu dangereux de voir habituellement des personnes irréligieuses. Elles ne vous ôtent pas la foi, mais elles attristent et dessèchent l'âme. Cependant, comme il ne dépend pas de vous de les éviter toujours, voici ce qui me paraît le plus sage pour votre conduite. Ne

(1) Apoc., III, 16.

demeurez avec qu'aussi longtemps qu'il est nécessaire pour que toutes les convenances soient observées. Imposez-leur-en par un ton sérieux. Prenez peu de part à ce qui se dit, à moins que la conversation ne soit telle que vous puissiez l'avouer tout entière. Alors même, ne vous abandonnez pas à une sorte d'entraînement qui vous ôterait de votre autorité ; on ne vous permettrait pas d'en reprendre le ton aussi aisément. Ne disputez jamais. Un mot dit froidement, un geste, un regard, le silence qui parle si haut, voilà vos armes ; n'en employez pas d'autres.

Mon Dieu, qu'il y a de l'homme dans l'homme! et que le nombre est grand de ceux qui, suivant l'expression de l'Apôtre, *quærunt quæ sua sunt, non quæ Jesu-Christi*.

Même en tout ce qu'il y a d'aimable et d'aimant autour de vous, défiez-vous d'une sorte de délicatesse excessive qui vous tourmenterait, en rêvant sans cesse quelque chose au delà des réalités. Nous ne sentons pas tous au même degré, et nous n'avons pas tous la même

manière de sentir. C'est souvent une grande source de peine de juger des autres par soi, et de vouloir ou étendre ou resserrer leurs âmes à la mesure de la nôtre... Il y a des sentiments destinés à vivre solitaires ; on ne les comprend pas, on les repousse, on en a même pitié, quand on a le cœur bon ; ce sont des exilés de l'autre vie ; ils aspirent après elle, mais quelquefois ils se lassent d'attendre, et cela ne vaut rien.

Le vrai et solide christianisme est prodigieusement rare... Chacun l'accommode à sa façon, en prend ce qui l'arrange, laisse le reste, se concentre ici-bas, et puis se plaint amèrement de ce que la terre est la terre et n'est que cela.

Vous êtes à l'âge où l'on se décide : plus tard on subit le joug de la destinée qu'on s'est faite, on gémit dans le tombeau qu'on s'est creusé sans pouvoir en soulever la pierre. Ce qui s'use le plus vite en nous, c'est la volonté. Sachez donc vouloir une fois, vouloir fortement : fixez votre vie flottante et ne la laissez plus emporter à tous les souffles comme le brin d'herbe séchée.

Ne remarquez-vous pas comment, depuis le commencement de la vie jusqu'à sa fin, le présent est toujours sacrifié à l'avenir ; c'est, à mon avis, une grande preuve que cet avenir renferme en effet nos véritables destinées... L'homme, dans la vie présente, se forme, pour ainsi dire, et se prépare à naître à la véritable vie, et ce que nous appelons la mort n'est que l'enfantement : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc.*

Qu'importe, après tout, en quels lieux s'écoulent ce peu de jours qui nous sont donnés ? Est-ce la peine de tant s'occuper du cours d'un ruisseau, dont la source tarira si tôt ? Qu'il humecte et rafraîchisse en passant quelques pauvres plantes desséchées, cela suffit, et beaucoup au delà, pour qu'il ne puisse pas se plaindre de sa destinée.

Je prends un plaisir extrême à voir cette vie passer comme l'oiseau qu'on entrevoit à peine et qui ne laisse point de trace dans les airs ; et quand, après cela, s'arrêtent mes regards sur cette immense éternité, fixe, immobile, vaste

comme mon cœur, inépuisable comme ses désirs, je voudrais m'élancer dans ses profondeurs. Mais patience, allons jusqu'au bout ; le bout n'est pas loin. Et puis le repos, la joie, l'éternelle vision de tout bien.

L'étrange chose que la vie ! mais il faut la prendre telle qu'elle est ; Dieu ne l'avait pas faite ainsi, et notre tâche est de la refaire comme elle était originairement, avant le jour fatal où il fut dit à celui de qui nous la tenons : *Tu mourras de mort.*

Une postérité nombreuse n'a pas cessé d'être une bénédiction parce que les hommes n'ont plus de foi dans la Providence, et qu'en violant partout les lois naturelles de la société, ils ont porté le trouble dans l'œuvre de Dieu et semé les maux sur la terre.

Chaque chose a son moment caché dans les trésors de la science de Dieu ; les lumières dont il nous est donné de jouir ici-bas se déroulent successivement comme les flots de l'Océan qui dans un ordre magnifique et jamais

interrompu viennent l'un après l'autre baigner ses rivages immenses.

La science ni le génie ne sont point infaillibles : il faut que la faiblesse humaine se décèle toujours par quelque endroit. La Providence a voulu que dans les monuments mêmes qui attestent avec le plus d'éclat la grandeur de l'homme, on aperçût des traces humiliantes de l'infirmité de sa nature, et l'ineffaçable empreinte de sa fragilité.

Il n'en est pas des œuvres de Dieu comme des ouvrages de l'homme. Tout se lie dans les premières par un étroit, mais imperceptible enchaînement : l'œil le plus perçant n'y saurait découvrir aucun point de division, ni rien de ce qui annonce la force fugitive de l'homme, qui, borné à un point de la durée, et pour ainsi dire isolé du passé et de l'avenir, imprime à toutes ses productions je ne sais quel caractère tranchant, qui les sépare de tout ce qui les environne. Ses plans incertains et variables sont dans une perpétuelle opposition avec le plan éternel et unique de la Providence. Cependant,

aveugle et remuant, il faut qu'il agisse, et on remarque son action dans l'univers, comme sur une glace polie et brillante on aperçoit l'empreinte du doigt d'un enfant.

Il y a deux sciences : une science vraie et une science fausse. Dieu est le principe de l'une, l'autre vient de l'enfer, et c'est elle qui a perdu le premier homme. La science vraie enseigne les devoirs ; la fausse science les combat. Il y a, en outre, une multitude de connaissances uniquement relatives à la terre, et qui sont utiles ou nuisibles, selon l'usage qu'on en fait ; mais c'est déjà en abuser que de les estimer au delà de ce qu'elles valent. Elles ne méritent pas le nom de lumières, car la seule vraie lumière est celle que Jésus-Christ est venu apporter au monde.

Si les anges sont les ministres de la miséricorde de Dieu, ils le sont aussi de sa justice et de ses vengeances. C'est par eux qu'il frappe les nations coupables et les peuples prévaricateurs ; car tout vient d'en haut : et les catastrophes qui bouleversent le monde, les cala-

mités qui l'affligent, ont leur cause, non dans le hasard des événements, ou dans le mouvement fatal d'une matière aveugle, comme le disent les faux sages, mais dans les lois toutes spirituelles qui régissent l'univers créé, et dans l'invisible action d'un ordre d'êtres supérieurs à l'homme.

Tandis qu'en nous montrant le Ciel la religion nous fait supporter avec une égale constance ces deux grandes épreuves des forces humaines, la prospérité et le malheur, la philosophie, s'efforçant de concentrer sur la terre les désirs infinis d'un être immortel, a mis le désespoir à l'extrémité de toutes nos joies et de toutes nos douleurs.

La liberté n'est pas l'indépendance ; car l'indépendance est une chimère, un mot vide de sens à moins qu'il ne signifie le néant. Tout être créé dépend nécessairement de son auteur ; il dépend des autres être avec lesquels il a des rapports ; il dépend de tout ce qui est, parce qu'il n'existe rien d'isolé et qu'une mutuelle communication, un mutuel assujettis-

sement entretient l'harmonie dans le magnifique ensemble des œuvres de Dieu... La liberté, selon sa notion la plus générale, est l'état d'un être que rien ne détourne de sa fin, ou n'empêche d'arriver à la perfection qui lui est propre.

Après une expérience si longue, si frappante, il semble que les hommes devraient avoir des idées précises et arrêtées sur le grand phénomène de la vie sociale. Il n'en est pas ainsi cependant. Parcourez les écrits des publicistes qui ont traité... cet important sujet ; loin d'y trouver une doctrine constante et uniforme, ils ne vous offriront guère qu'un amas de principes incohérents, d'assertions contradictoires, avancés avec une morgue dogmatique imperturbable : de sorte qu'à l'aspect d'un si profond désordre de pensées, de tant d'orgueil et de tant de faiblesse, on est contraint de reconnaître que le monde va indépendamment de nos conceptions, et en vertu d'une sagesse au-dessus de la nôtre.

Toutes les croyances fuient devant la philo-

sophie, et, passant comme une trombe à travers l'esprit humain, elle renverse tous les principes, déracine toutes les idées, brise toutes les espérances.

Deux doctrines sont en présence dans le monde : l'une tend à unir les hommes, et l'autre à les séparer ; l'une conserve les individus en rapportant tout à la société, l'autre détruit la société en ramenant tout à l'individu... Des sentiments que produisent ces deux doctrines opposées résultent deux genres de sacrifices : le sacrifice de soi aux autres, ou le sacrifice d'amour ; le sacrifice des autres à soi, ou le sacrifice de haine.

Il existe nécessairement, pour toutes les intelligences, un ordre de vérités ou de connaissances primitivement révélées, c'est-à-dire reçues originairement de Dieu comme les conditions de la vie, ou plutôt comme la vie même : et ces vérités de foi sont le fond immuable de tous les esprits, le lien de leur société, et la raison de leur existence. Si nous pouvions changer nos idées essentielles, les perdre entiè-

rement, nous en former d'autres, nous changerions notre nature. L'homme, qui a le pouvoir de rapprocher, de combiner les idées ou les vérités qu'il a reçues, et d'en découvrir les rapports, est dans une telle impuissance d'inventer une vérité nouvelle, que le genre humain lui-même, depuis son origine, n'en inventa jamais aucune.

Il ne faut pas commencer par nier l'homme si l'on veut le servir. Le caractère des esprits de ce temps est de s'élever au-dessus de l'expérience, de rêver des êtres abstraits et des lois abstraites, auxquelles on s'efforce ensuite de plier le monde réel.

Il n'existe et ne peut exister d'union véritable qu'entre les esprits : donc la société, et toutes les lois essentielles de la société, sont de l'ordre spirituel ou religieux, et la perfection de la société dépend de la perfection de l'ordre spirituel ou religieux.

Le monde est tellement fasciné par les passions, qu'il ne peut rien comprendre à la féli-

cité des enfants de Dieu. Quelquefois il les plaint comme le monde sait plaindre, en jetant sur eux un regard de mépris ; quelquefois, il les contemple avec une sorte d'étonnement stupide. Il n'a nulle idée de ce qui se passe dans l'âme unie à son Créateur, nulle idée des consolations et du calme délicieux dont elle jouit.

Rien ne produit plus de calamités, ni des calamités plus terribles que la résistance à ce que la nature des choses et des êtres, c'est-à-dire à ce que Dieu même a rendu nécessaire ; et le mal en soi, le mal essentiel n'est que cette opposition à Dieu.

L'action est la condition nécessaire de la vie, et c'est par le mouvement, réalisation du devoir, que l'homme peut parvenir au repos éternel... Tendre au repos par l'activité, telle est donc la loi de tous les esprits créés. Mais ce repos, que peut-il être sinon le bonheur ou la possession, la jouissance, l'amour parfait du souverain bien parfaitement connu ?

Les lois de la nature s'enchaînent comme les

êtres eux-mêmes, et tendent à s'unir dans la loi une de l'intelligence infinie, qui forme comme la législation universelle des êtres dont Dieu est le monarque, et à laquelle tous sont soumis. Car bien que tous ne la connaissent pas, tous lui obéissent et le privilège des êtres les plus élevés est de lui obéir librement.

Selon les lois générales de la production, du développement et de la conservation des êtres, la puissance, l'intelligence, l'amour de l'homme se développant sans interruption, devraient développer et perfectionner simultanément l'organisme même, puisque se développer c'est changer et reculer sa limite. Et comme l'obstacle à ce développement est cet organisme même ou le principe d'individualité, ce principe devrait être pleinement soumis à l'intelligence et à l'amour dont l'objet est le vrai et le bien. Tel est l'ordre primitif, la loi fondamentale de l'homme comme de tous les êtres intelligents. Mais est-ce là ce qui existe de fait, ce que nous observons en nous-mêmes et dans les autres hommes ? Loin de là. L'organisme prévaut plus ou moins dans tous les hommes,

c'est-à-dire qu'au lieu de s'approcher incessamment du vrai et du bien, ils tendent à s'en éloigner sans cesse, en se fixant dans la région du relatif et du contingent, en ramenant tout à l'individualité. L'intelligence, qui devrait commander, est assujettie. La volonté la force d'obéir aux lois de l'organisme; et dès lors, ses lois prédominant, l'organisme en subit complètement l'influence, et se dissous dès lors, selon sa nature propre, au lieu de se transformer.

II

DÉTRESSE ET MISÈRE DE L'HUMANITÉ

II

DÉTRESSE ET MISÈRE DE L'HUMANITÉ

Il existe entre les biens d'ici-bas et notre cœur une disproportion qu'aucun art ne saurait faire disparaître.

La vie est une sorte de mystère triste, dont la foi seule a le secret.

Qu'est-ce que notre pauvre vie? Une plainte fugitive qui, en montant vers le ciel, se transforme en un chant éternel de joie.

Ce qu'on appelle la vie, c'est désirer une chose, en faire une autre, toujours attendre et, en attendant, souffrir à peu près de tout et peu

jouir du reste; voilà notre destinée, si nous ne considérons que la terre.

La vie se passe à préparer sa vie.

Je ne sache rien qui marque davantage la misère de l'homme, que cette facilité surprenante à se contenter de quelques distractions frivoles, avec une capacité immense pour la vérité.

Vie triste et rapide, où les hommes, emportés comme par une tempête violente, s'entrevoient à peine en passant, se font de loin un dernier signe et s'évanouissent sans retour.

Savez-vous pourquoi l'homme est la plus souffrante des créatures ? C'est qu'il a un pied dans le fini et l'autre dans l'infini, et qu'il est écartelé, non pas à quatre chevaux, mais à deux mondes.

La souffrance est le grand maître des hommes : mais son enseignement est long.

On avance promptement vers l'éternité quand on est sans cesse poussé par des orages.

L'homme est si impuissant pour l'homme ! C'est sa plus douloureuse misère.

Profonde misère du cœur humain ! on veut être heureux; on ne peut l'être qu'en soumettant sa raison à la foi, et ses désirs à l'ordre immuable : on le sait, on l'avoue, et cependant ce n'est jamais sans un effort au-dessus de la nature qu'on renonce à la triste liberté de se corrompre et de se perdre. Tel est l'empire de l'orgueil sur l'homme, qu'il repousse la lumière qu'il n'a point créée, et prend en haine le bonheur même qui lui est imposé comme une loi. Preuve effrayante de sa dégradation originelle ! quand le ciel ne demande, en quelque sorte, qu'à s'ouvrir pour le recevoir; quand il est maître, en obéissant, de s'en assurer la possession, il y a quelque chose en lui qui choisit et qui veut l'enfer.

Les biens et les maux d'ici-bas fatiguent presque également les âmes vides d'avenir. On se repaît de chimères, on vit d'attente; puis l'on s'en va, quand on s'imagine qu'il ne reste plus rien à désirer ou à souffrir.

Chose étrange ! pour dégoûter l'homme de la vie, il suffit de la lui livrer tout entière, de le rassasier de ses plaisirs ; alors, connaissant tout et ennuyé de tout, il saisit avidement la mort comme une dernière sensation, ou une dernière espérance.

Le bonheur des êtres est dans leur perfection, et plus ils s'approchent de la perfection, plus ils s'approchent du bonheur. Jusqu'à ce qu'ils y arrivent, on les voit agités, inquiets, parce que tout être qui n'a pas atteint la perfection qui lui est propre, ou qui n'est pas tout ce qu'il peut et doit être, est dans un état de passage, et cherche le lieu de son repos, comme un voyageur, égaré dans des régions étrangères, cherche avec anxiété sa patrie.

Que cherchez-vous dans le monde ? le bonheur ? Il n'y est pas. Écoutez ce cri de détresse, cette plainte lamentable qui s'élève de tous les points de la terre, et se prolonge de siècle en siècle. C'est la voix du monde.

Dieu permet que notre âme soit quelquefois

comme abandonnée. Nulle consolation, nulle lumière ; mais de toutes parts des épreuves, des tentations, des angoisses ; elle se croit près d'y succomber, parce qu'elle n'aperçoit plus le bras qui la soutient. Que faire alors ? dire comme Jésus : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ?* Cet état est le plus grand exercice de la foi, c'est pour l'âme une image de la mort ; froide, sans mouvement, insensible en apparence, elle est comme enfermée dans le tombeau et ne tient plus, ce semble, à Dieu que par une volonté languissante, dont elle n'est pas même assurée. Oh ! que de grâces sont le fruit de cette agonie supportée avec une humble patience ! Oh ! que de péchés rachète cette passion ! C'est alors que s'achève en nous le mystère du salut, et que nous devenons véritablement conformes à Jésus, pourvu qu'avec une foi sincère, inébranlable, nous ne cessions de répéter cette parole de résignation : « *Oui, mon Père*, j'accepte ce calice ; je veux l'épuiser jusqu'à la lie : *oui, mon Père, parce qu'il vous a plu ainsi.* »

Il y a des temps de vertige où les hommes

vont comme des aveugles et prononcent des paroles dont ils ne comprennent pas le sens. La Providence permet, pour des fins qu'elle connaît, ces tristes exemples de notre faiblesse, et si l'on considère combien la plaie de l'orgueil est profonde en nous, on trouvera qu'ils seraient encore assez utiles, quand ils ne serviraient qu'à nous apprendre le peu que nous sommes.

Ce qu'on a appelé le *vague des passions* n'est au fond qu'un désir de la sensation en général et indéterminé comme elle. Solitaire et individuel parce que la sensation elle-même est individuelle et solitaire, il produit la *mélancolie*, sorte de tristesse, de sommeil et de langueur qui porte à la solitude, et qui n'est dans l'être qui en est atteint que la conscience obscure de la vie supérieure qui lui manque, et le sentiment de sa privation.

On est tourmenté de n'être rien, de n'être bon à rien ; tout en s'avouant son incapacité, on en souffre ; on se figure un état et des occupations auxquels on serait plus propre : quelle

misère ! Eh ! pourquoi s'obstiner à vouloir rendre à Dieu des services qu'il ne veut recevoir de nous ? Mais c'est qu'à tout prix et à toute force il faut nourrir cette vie secrète d'amour-propre, qui languit dans l'obscurité, et expire, faute de pâture, dans le vide du parfait anéantissement. « Oh, que nous ne sommes rien ! » s'écriait Bossuet ; et à mon tour je m'écrierai volontiers : « Oh ! qu'il fait bon n'être rien ! la belle, la sainte vocation ! Mais qu'il est difficile d'y être fidèle ! »

La Croix qu'on porte est toujours celle qu'on ne voudrait point porter. Toutes les autres nous paraissent légères de loin. On est fort contre les maux qu'on ne sent pas et l'on se croit capable de soulever des montagnes dans le temps même où l'on succombe sous un brin de paille.

Il y a une impuissance de rien faire pour ceux qu'on aime qui tourmente beaucoup, et c'est en cela surtout que Dieu nous fait sentir notre misère.

A combien d'épreuves Dieu [met parfois nos]

cœurs ! Il faut voir en cela une marque de tendresse ; tout coopère au bien de celui qui aime et qui croit. Si Dieu nous envoie des peines c'est qu'il veut les consoler. Il nous rappelle à lui, en nous faisant sentir le néant des créatures. « Dieu seul ! Dieu seul ! » répétait un grand saint. Ce n'est pas que nous ne puissions, que nous ne devions nous aimer en lui, mais d'un amour résigné pleinement à sa volonté souveraine. Ce n'est pas ici le temps de jouir ; il viendra plus tard. Attendons en paix ; encore un moment. Si la route est dure quelquefois, le terme est bien doux ; marchons avec courage, avec une tranquille confiance : *Procedamus in pace*, comme le chante l'Église dans ses prières.

Il y a une vue admirable de la Providence dans les malheurs qui nous arrivent. Plus heureux selon la manière de juger du monde, combien de pensées de religion nous aurions eues de moins. Et si nous souffrons tant de la privation d'un objet aimé, que serait-ce donc si nous venions à perdre le seul bien véritable, le seul bien infini ? Voilà ce que Dieu

veut nous faire sentir. Il plante de sa main la croix dans nos cœurs ; ayons l'espérance qu'elle y prospérera, car ce n'est qu'à son ombre que le bonheur germe et s'élève jusque dans l'éternité.

Nos affections se froissent et se brisent à chaque pas sur la terre. Ce sont de pauvres voyageurs égarés qui s'entre-heurtent dans les ténèbres.

Il semble à notre impatience que les jours d'épreuves ne finiront pas. Nous nous en allons, prolongeant par l'imagination, dans un avenir sans bornes, les peines présentes, au lieu de porter chaque jour en paix la croix de chaque jour. En paix, ce n'est pas assez ; il faut encore la porter avec amour ; car qu'y a-t-il de meilleur, de plus aimable, et de plus doux que la croix ? Relisez le dernier chapitre du deuxième livre de l'*Imitation* : *De regiâ viâ sanctæ crucis* ; il ne console pas seulement des souffrances ; il donne un grand désir de souffrir, à l'exemple de Jésus qui a tant souffert pour nous. Que toutes les philosophies humaines

sont stériles et faibles auprès de cette sublime philosophie de la Croix ! Mais on ne saurait la comprendre, à moins que Dieu lui-même ne la révèle au cœur : *Si scires donum Dei* (1).

Dieu n'a pas voulu donner à l'homme le pouvoir de soulager l'homme ; il se l'est réservé à lui seul, afin que, placés ici-bas entre les douleurs de cette vie d'épreuves et la pitié stérile d'une impuissante amitié, nous nous élévassions jusqu'à la source de toute vraie consolation : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (2).

Il est une grande loi à laquelle on fait en général bien peu d'attention, et que j'admire d'autant plus que j'y réfléchis davantage : c'est la loi de souffrance, sans laquelle il n'y a rien de beau, de grand, ni même de véritablement doux. Le bonheur n'attache point les hommes les uns aux autres. Il faut qu'ils aient souffert ensemble pour s'aimer autant qu'ils sont capables d'aimer...

(1) Saint Jean, IV, 10.
(2) Matthieu, XI, 28.

Heureux ceux qui pleurent! Il y a plus de vérité dans cette parole, et plus de consolation réelle, que dans les innombrables traités des philosophes sur le souverain bien.

Je ne dis pas que nous devions ne point sentir les peines dont cette triste vie abonde, mais elles ne doivent jamais nous agiter, nous décourager; selon les desseins de Dieu, pleins de sagesse et de miséricorde, ce sont des flots qui doivent porter le malheureux au rivage; son impatience d'abord, et ensuite son abattement en font des vagues qui l'engloutissent.

Quelquefois il prend des désirs extrêmes de s'en aller au loin chercher le repos dans quelques déserts! mais le travail n'est-il pas partout, et la peine aussi? Nous portons en nous notre douleur, elle vit de nous, plus que de tout le reste. Or donc, le mieux est de porter sa croix où elle nous est donnée, telle qu'elle nous est donnée, aujourd'hui, demain, et les jours suivants, jusqu'au dernier jour.

N'est-il pas vrai qu'on se trouve bien à

l'étroit dans la vie? Sa durée n'a nulle proportion avec nos pensées, nos désirs, nos projets. On a beau se hâter, la mort nous devance. Or donc, faisons chaque jour ce qui nous est ordonné pour chaque jour, et abandonnons le reste à Dieu, qui abrège notre travail dans sa bonté.

Disons-nous bien que, sous une forme ou sous une autre, les misères de cette vie nous suivront jusqu'au bout, que c'est l'apanage de notre condition présente, que nous ne sommes ici-bas qu'à ce prix : et puis remercions Dieu qui appelle ainsi nos regards et nos désirs en avant, et délie peu à peu nos liens, au lieu de les rompre.

Quand l'homme veut venir au secours de l'homme, il ne trouve en soi qu'une impuissance désolante. Le désir d'apporter quelque bonheur est à peu près stérile et ressemble à celui d'un homme qui rêve et dont la volonté la plus énergique ne peut rien, pas même remuer le bras.

Mon Dieu, que je sens vivement cette ter-

rible impuissance où l'homme est d'aider l'homme, cette stérilité désolante du désir qui ne soulage rien et ne console rien ! Adressons-nous donc directement à celui *qui peut* et à qui seul il est donné de guérir les plaies qu'il a faites, également plein de miséricorde lorsqu'il envoie l'épreuve, et lorsqu'il ramène la paix.

Nous avons tous part à ce calice si amer à la nature. N'oublions pas que notre Sauveur y a bu le premier, qu'il l'a épuisé jusqu'à la lie, et, si notre âme aussi est triste jusqu'à la mort, songeons que notre espérance a sa racine dans ces grands mystères de douleur.

Il y a en nous une secrète inclination à retenir nos douleurs, à nous cramponner à ce qui nous tourmente, inclination mauvaise en soi, car elle a son principe dans l'orgueil. Nous nous complaisons dans l'énergie et la durée de nos sentiments, qui, nous élevant à nos propres yeux, augmentent l'estime que nous faisons de nous-mêmes, et, ce nous semble, justifient la préférence intérieure que nous nous accordons sur les autres.

Qui voudrait parcourir une seconde fois ce cercle de douleurs qu'on appelle la vie ?... A mesure que j'approche du terme, je me sens plus attiré vers ce monde mystérieux, dont celui-ci n'est que le portique ouvert à tous les vents, au soleil, à la pluie, comme si la Providence avait voulu nous inspirer l'envie d'entrer dans le temple.

Je n'ai guère connu de la vie que son côté douloureux. En a-t-elle un autre ? Je l'ignore ; je sais seulement qu'elle a un but et que peu importe tout le reste, pourvu qu'on l'atteigne. Il n'y a que cette pensée qui soit sage, parce qu'elle nous ramène à Dieu, hors duquel tout est ténèbres et misères sans espérances.

III

LA MORT

III

LA MORT

Hymne des morts.

Ils ont aussi passé sur cette terre, ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leurs voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien.

Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards ; le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés ; ils les virent, et soudain ils ne virent plus que l'éternité.

Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Semblable à un rayon d'en haut, une croix, dans le lointain, apparaissait pour guider leur course; mais tous ne la regardaient pas.

Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Il y en avait qui disaient: « Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent ? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide ? Nous ne le savons pas, nul ne le sait. » Et comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient.

Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Il y en avait aussi qui semblaient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète: et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais.

Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous disparaissaient tels que le vaisseau que chasse la tempête. On compterait plutôt les sables de la

mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer.

Où sont-ils? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!*

Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur ; l'angoisse soulevait leur poitrine, et comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient.

Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Des lieux inconnus où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent incessamment. L'une dit : « Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra votre regard ? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense. » Et l'autre : « Nous vous louons, ô Dieu ! nous vous bénissons ; saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées. La terre et les cieux sont remplis de votre gloire.

Et nous aussi nous irons là, d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe.

Où serons-nous ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Vit-on jamais à l'heure de la mort un chrétien donner le même exemple que tant d'incrédules, abjurer sa doctrine et regretter d'avoir cru ?

Joies, soucis, plaisirs, peines, que demeure-t-il de tout cela ? Rien. Ce qui est de la terre s'évanouit à l'entrée du tombeau. Cet homme s'en est allé seul avec sa conscience : où ? Voilà toute la question.

Où se précipite cette foule ? Jeunes et vieux, riches et pauvres, se pressent, se mêlent, se confondent. Une invisible main les pousse, à travers un étroit passage, vers une porte qu'ils se hâtent de franchir. Au delà que se trouve-t-il ? Ils le sauront tout à l'heure : à présent ils n'ont pas le temps d'y songer.

Nous nous en allons vers notre vraie patrie,

vers la maison de notre Père ; mais à l'entrée, il y a un passage où deux ne sauraient marcher de front, et où l'on cesse un moment de se voir : c'est là tout.

Quand tout nous assure que ceux des nôtres qui s'en sont allés devant jouissent déjà du bonheur que nous pouvons perdre encore, comment ne pas louer Dieu et bénir ses miséricordes, de ce qu'il a daigné rappeler à lui sa pauvre créature qui n'était sur la terre que pour mériter la paix, la paix éternelle, inénarrable, qui ne lui sera plus ravie.

Qu'est-ce que la mort ? Le lendemain des grandeurs, des richesses, des plaisirs. On se couche dans les pompes et les voluptés, on se réveille dans le sépulcre, sous un froid linceul, entre l'oubli de la terre et l'éternité de l'enfer ou du ciel.

Tôt ou tard il arrive ce moment si horrible à la nature, et si consolant pour la foi ; ce moment qui consomme notre révolte ou notre sacrifice, notre perte ou notre salut. Et nous aussi nous

tremperons nos lèvres dans le calice qui parut si amer à l'Homme-Dieu ! Et nous aussi nous connaîtrons les transes de l'agonie, et les sueurs de l'angoisse, et le travail du dernier passage ! Nul n'échappe à l'arrêt prononcé contre la race humaine. Mais en montant au calvaire, le chrétien sait que son Libérateur l'y a précédé ; il y trouve encore sa croix ; il jette sur elle un regard d'amour, et tout se calme en lui, hors *le désir d'être avec Jésus*. On l'entend qui l'appelle d'une voix toujours plus faible ; elle s'éteint, la prière cesse, et l'éternel cantique de joie commence dans les cieux !

J'ai vu, mon Dieu, porter avec pompe un puissant de la terre à sa dernière demeure, et ce spectacle paraissait grand. Un cortège immense de prêtres, de soldats, d'hommes en dignité, accompagnait le mort posé sur un char orné de draperies et de franges d'argent : je pensais que ce drap de velours chargé d'insignes et de décorations ne recouvrait, peut-être, que le cadavre d'un damné !

Ouvrez cette tombe, qu'y découvrez-vous ?

un peu de cendre, quelques ossements. Amenez les peuples, amenez le genre humain devant ces ossements et cette cendre ; la voix de tous les hommes, leurs acclamations réveilleront-elles la vie de cette poussière ? Elle ne se ranimera que pour recevoir sa dernière sentence.

Approchez de cette fosse, regardez ces ossements blanchis et déjoints : voilà tout ce qui reste ici-bas d'un homme que vous avez connu peut-être et qui ne pensait pas plus à la mort, il y a peu d'années, que vous n'y pensez aujourd'hui. Ne fallait-il pas, en effet, qu'il songeât d'abord à sa fortune, à celle des siens, à l'établissement de sa famille ? Aussi s'en est-il occupé jusqu'au dernier moment. Eh bien ! maintenant allez, entrez dans sa maison. Des héritiers indifférents y jouissent des biens qu'il avait amassés, et travaillent eux-mêmes à en amasser de nouveaux ; du reste, nul souvenir du mort. Quelque chose de lui subsiste cependant, et la tombe ne le renferme pas tout entier. Il avait une âme rachetée du sang de Jésus-Christ : où est-elle ? A l'instant où elle

quitta le corps, sa demeure fut fixée, ou dans le ciel sans crainte désormais, ou dans l'enfer sans espérance. Terrible, terrible alternative ! Et à présent, plongez-vous dans les soins de la terre, différez votre conversion ; dites encore : il sera temps demain. Insensé ! ce temps dont tu abuses creuse ta fosse, et demain ce sera l'éternité.

Toutes les séparations de la terre sont si courtes, qu'à peine puis-je comprendre qu'on leur donne ce nom. Il n'y a qu'une séparation réelle, une seule, mais terrible, épouvantable, sans retour et sans espérance. Le reste n'est rien, et trop au-dessous de l'attention du chrétien, *sursum, sursum corda !*

J'admire comment les hommes savent se faire des spectacles de tout, et un luxe de la mort même. Il y a quelque chose d'étrange dans ce contraste de l'orgueil et d'une grande misère. Qu'apportent-ils avec tant de pompe ? des ossements. Ils y mêlent quelques fleurs, souvent plus durables que leurs souvenirs, et en voilà pour jamais.

Les regrets mêmes ont leur charme ; ils semblent, en se prolongeant dans la vie, nous guider vers ceux que notre bonheur sera de retrouver pour ne plus les perdre... cette joie amère et poignante attachée aux souffrances du cœur fait bien du mal, et pourtant on l'aime ; on la saisit comme un dernier reste de ce qui nous est échappé.

Dieu sépare ce qu'il avait uni, mais pour opérer bientôt une réunion éternelle. Arrêtons-nous à cette pensée si consolante, si douce ; écartons de notre douleur les illusions de la terre, qui nous empêchent de regarder au delà, qui nous concentrent dans l'état présent, et nous dérobent le sentiment des réalités invisibles. Un voile transparent aux yeux de la foi, et que déchire le plus léger souffle, nous sépare de ceux que nous avons perdus et qui nous attendent ; voilà tout. Ils s'en sont allés les premiers s'emparer de cette vie, la seule véritable, et tout à l'heure nous les suivrons.

L'impuissance où la maladie nous met de penser sérieusement à ce qui nous importe

le plus à ce moment, a été souvent éprouvée. Mais on se flatte toujours qu'on fera exception, qu'on aura le temps, et l'heure arrive, et l'on s'en va comme on avait vécu.

IV

ÉTERNITÉ, FIN DE L'HOMME

IV

ÉTERNITÉ, FIN DE L'HOMME

On vous jette à la tête l'éternité, comme si ce n'était rien. Je m'étonne toujours de la légèreté avec laquelle on manie cette étonnante et immense idée.

L'éternité ! ah ! comprenons-nous bien ce mot-là ? Ce n'est, ce me semble, que dans la solitude, loin de toute distraction, que l'âme trouve en soi assez de place pour cette immense idée, si effrayante, à la fois, et si consolante.

Il n'y a que l'éternité qui ne recommence pas, et c'est parce qu'elle ne finit point ; vaste présent, dont nul *jamais* ne trouvera les limites.

Le temps ne nous manque jamais pour penser aux plaisirs qui passent ; n'en trouverons-nous point pour penser à notre sort éternel ?

Encore un peu de temps et que nous importera tout ce qui nous peine si fort aujourd'hui ? Éternité ! que ce mot nous console, nous anime, nous soutienne au milieu de nos épreuves.

Jugeons des choses par leur rapport, non avec ce qui passe, mais avec ce qui ne finera jamais.

Tout ce qui finit est court et rien n'est pénible à celui qui espère.

Être retranché de la société éternelle, c'est être éternellement puni de mort, ou privé à jamais de tout bien, puisque Dieu les renferme tous. Mais ce retranchement terrible, ce n'est pas Dieu qui l'opère par un acte particulier ; il est la suite, l'effet nécessaire de la violation des rapports qui nous unissent à lui ; nous mourons à la vérité, à l'amour, à l'espérance, comme le

corps meurt quand nous violons volontairement ses lois, et jamais l'âme ne périt que par un suicide.

Qui que nous soyons, il nous faudra paraître un jour devant Dieu; cités à son tribunal redoutable pour y rendre compte de notre foi, voulons-nous n'avoir pour toute réponse à articuler que ces paroles : « Cela m'était indifférent; je n'y ai point songé » ? Ah ! loin de nous cette indifférence coupable, ce mortel assoupissement bientôt suivi d'un si terrible réveil ! Sachons ce que nous devons croire, pour savoir ce que nous devons faire, ce que nous devons espérer, ce que nous devons craindre. Voilà la véritable science de l'homme; les autres ne sont que des curiosités futiles, des jeux d'enfants dont on berce son ennui, ou dont on amuse ses loisirs.

En voyant combien les hommes sont enfoncés dans la vie présente, l'importance qu'ils attachent à tout ce qui s'y rapporte, le désir qui les consume d'amasser des biens et de s'en assurer la perpétuelle jouissance, croirait-on

jamais qu'ils soient persuadés que cette vie doive finir, et finir si tôt ? Dans leurs longues prévoyances, ils n'oublient rien que l'éternité : elle seule ne les touche en aucune manière, ou les touche si faiblement qu'à peine y songent-ils de loin en loin et avec ennui, dans les courts intervalles des plaisirs ou des affaires. Profonde pitié, et que l'exemple qu'ils ont reçu du Sauveur est différent ! *Il a passé sur la terre comme un homme errant, comme un voyageur qui se détourne pour se reposer un peu*. Voilà notre modèle. L'homme qui se met en voyage n'emporte que ce qui lui est nécessaire pour la route ; ainsi, dans notre voyage vers le ciel, nous devons n'user des choses d'ici-bas que pour la simple nécessité, et ne voir dans ce qui est au delà qu'un fardeau souvent dangereux, et au moins toujours inutile. Que faut-il à celui qui passe ? Le voyageur altéré approche ses lèvres de la fontaine, et étanche sa soif de l'eau la plus proche ; il s'assied contre le premier arbre qu'il rencontre sur le bord du chemin ; et puis, ayant repris ses forces, il recommence à marcher. Une seule pensée l'occupe, celle d'achever promptement sa course. Ira-t-il

attacher son âme aux objets divers qui frappent ses regards à mesure qu'il avance, et se tourmenter de mille soins pour se former un établissement stable dans le pays qu'il traverse et qu'il ne reverra jamais ? Or, nous sommes tous ce voyageur. Que m'importe la terre, ô mon Dieu ! que m'importe ce lieu étranger d'où je sortirai dans un moment ! Je vais à la maison de mon Père ; le reste ne m'est rien. Le travail, la fatigue, qu'est-ce que cela, pourvu que j'arrive au terme où aspirent tous mes vœux ?

Quelques-uns s'inquiètent plus des jugements des hommes que de celui de Dieu. Étrange folie ! Quand nous paraîtrons au tribunal suprême, que nous importera le blâme ou l'estime des créatures ? Nous ne serons ni condamnés ni absous sur leurs vaines pensées. C'est la Vérité qui nous jugera et sa sentence sera éternelle.

Il est étrange qu'il faille sans cesse redire à l'homme : Pense à ton âme, le temps fuit, l'éternité s'avance ; demain, aujourd'hui peut-être

elle aura commencé pour toi ; et cependant il est vrai que, si on ne lui rappelait à chaque heure cette vérité formidable, à chaque heure il l'oublierait, tant est puissante la fascination du monde sur cette créature tombée.

Quoi que prétendent quelques sophistes que l'espérance inquiète et fatigue, cette vie rapide a de longues suites. Toutes nos destinées ne s'accomplissent pas entre le berceau et la tombe ; et l'homme, en passant sur cette terre si souvent arrosée de ses larmes, ne recueille pas les hautes idées de Dieu, d'ordre, de justice, de vertu, d'immortalité, comme un tribut qu'il doive bientôt aller porter au néant.

Nous éprouvons le besoin d'un bien parfait, infini, vers lequel notre volonté tend avec une force invincible. Nous voulons être heureux, et ne pouvons le devenir que par la possession de ce bien, qui est Dieu même. Hors de lui nous ne trouvons qu'inquiétude, ennui, dégoût, une stérile fatigue de l'âme épuisée par le travail du désir. Soyons de bonne foi dans notre misère : aussi bien, comment nous la déguiser?

Une prompte expérience nous apprend qu'aucun objet terrestre n'est le bien où nous aspirons et qu'en vain nous le cherchons ici-bas autour de nous. Tous les siècles retentissent de cette maxime. Nous voyageons, il est vrai, dans un monde d'illusions, mais le temps se hâte de rompre le charme ; les fantômes séduisants, auxquels nos vœux prêtent une réalité imaginaire, s'évanouissent au milieu de notre cœur. Dieu ne l'a fait si grand que parce qu'il y voulait habiter. Il s'est préparé en nous comme une demeure immense où tout ce qui n'est pas lui se perd et disparaît.

Peu digne d'occuper la pensée et moins encore de fixer l'amour d'une créature qui connaît et contemple Dieu, le monde physique marche sans notre concours et pourvoit à nos besoins selon des lois invariables ; comme si le Tout-Puissant lui eût défendu de troubler dans ses hautes fonctions l'être qu'il fit à son image.

La plupart des hommes se perdent, parce que, ne pensant jamais, ou presque jamais, à

la fin pour laquelle Dieu les a mis sur la terre, ils ne voient que cette terre, ne s'occupent que d'elle, y arrêtent tous leurs désirs, et fascinés par les faux biens qui les séduisent et qui passent, s'endorment dans une illusion lamentable, dont ils ne se réveillent qu'à la mort.

Des hommes se sont rencontrés que tout intéresse, hors leur sort éternel. Ils n'ont pas, disent-ils, le temps d'y songer, mais ils en ont abondamment dès qu'il s'agit de satisfaire la plus frivole fantaisie. Ils ont du temps pour les affaires, du temps pour les plaisirs, et ils n'en ont pas pour s'assurer s'il y a un ciel, un enfer Ils ont du temps pour s'instruire des plus vaines futilités de ce monde, où ils ne passeront qu'un jour, et ils n'en ont pas pour s'assurer s'il existe un autre monde, qu'ils doivent, heureux ou malheureux, habiter éternellement. Ils ont du temps pour soigner un corps qui va se dissoudre, et ils n'en ont pas pour s'informer s'il renferme une âme immortelle. Ils ont du temps pour aller au loin convaincre leurs yeux de l'existence d'un animal rare, d'une plante curieuse, et ils n'en ont pas

pour convainvre leur raison de l'existence de Dieu. Inconcevable aveuglement !

L'instruction est un bien ou un mal selon l'usage qu'on en fait, les fruits qu'on en tire ; ou plutôt, elle n'est qu'un moyen pour arriver à une fin, laquelle est la connaissance et la pratique des devoirs.

Il est écrit que nous rendrons compte au jour du jugement, même d'une parole oiseuse. Ne nous étonnons pas de tant de rigueur : tout est sérieux dans la vie humaine, dont chaque moment peut avoir de si formidables conséquences. Ce temps que vous dissipez en des entretiens inutiles vous était donné pour gagner le ciel. Comparez la fin pour laquelle vous l'avez reçu avec l'usage que vous en faites ; et cependant, que savez-vous s'il vous sera seulement accordé une heure de plus ?

Triste assemblage de tous les contrastes, l'homme offre encore d'imposantes traces de grandeur. Roi de la terre, il en change la surface, il dompte les forces aveugles de la nature,

et sa débile existence est le jouet de tout ce qui l'entoure. Sa pensée va saisir jusque dans les abîmes les plus profonds de la nature inorganique les premiers éléments de la forme, et traversant les cieux, qu'elle mesure en passant, s'élève jusqu'à la forme première, jusqu'au Verbe infini ; et puis tout d'un coup on voit cette intelligence si haute, si sublime, tomber et s'ébattre au sein du doute et de l'erreur. Son amour aspire à un bien infini ; il veut être heureux, il le veut invinciblement, et rien ne satisfait le vœu de son cœur ! Il s'ennuie, il gémit, il soupire ; l'angoisse est le fond de son être, la plainte est sa voix naturelle. Effrayant mystère et qui l'expliquera ? Le mal est entré dans le monde !...

Il n'est rien qu'on n'endure volontiers pour une fortune périssable, pour acquérir des richesses que la mort dévorera demain ; on ne croit pas trop les payer en les achetant au prix de mille fatigues, de mille périls, des plus dures privations. Les biens éternels, infinis, sont les seuls qui nous paraissent toujours trop chers.

Emporté dans des routes diverses par une force inconnue, il faut que l'homme se hâte de parler à l'homme s'il en veut être entendu, et les générations elles-mêmes s'entrevoient à peine en passant, tant le mouvement qui les entraîne est rapide. Tel est l'ordre établi ; rien ne saurait le changer, ni nos désirs, ni nos regrets, ni nos craintes, ni nos espérances ; quelques-uns ne le connaissent pas ; il y a une douce ignorance de jeunesse qui se figure dans un vague avenir un enchantement éternel ; mais peu à peu, sur l'horizon brillant des chimères, s'élève comme un astre sinistre, la réalité qui, de ce moment, flétrit sans relâche, l'une après l'autre, toutes les grâces dont l'imagination embellissait cette courte existence et la conduit triste et nue au tombeau. Et, après tout, qu'importe où on se trouve ? En Europe ou en Amérique, partout cette poignée de terre qu'on se hâte de jeter sur les derniers restes de l'homme, recouvre les mêmes douleurs et protège le même repos, et, de ses invisibles liens, une forte espérance unit encore du fond du sépulcre tous ces morts chrétiens, qui sommeillent dans les deux hémi-

sphères, en attendant la voix puissante qui les réveillera.

Tant de pensées de la terre, et pas une pensée du ciel : un désir si ardent de ce qui va finir, et une insouciance si profonde de ce qui est éternel : ces grandes et vives espérances toutes renfermées dans un étroit espace de temps, et au delà de ce temps rien de prévu, rien de préparé, rien de souhaité peut-être : quel sujet de réflexion !

Attachons-nous chaque jour plus fortement à ce qui ne passe point. En peu d'années, peut-être en peu de mois, que reste-t-il de ce qui nous occupe aujourd'hui si vivement ? Oh ! que nous aurons des idées bien différentes, lorsqu'on viendra nous dire : songez à votre âme : dans un moment vous comparaîtrez devant le souverain juge ; dans un moment votre sentence vous sera prononcée. Ce ne sera pas alors les plaisirs que nous aurons goûtés, les penchants que nous aurons satisfaits qui nous consoleront, mais les sacrifices faits à Dieu et à ses lois éternelles. Je ne sais pas en

vérité ce qu'on peut chercher, ce qu'on peut désirer en ce monde que nous quitterons demain ; mais les sens entraînent, et l'on s'habitue à compter pour quelque chose ce qui nous affecte dans cet instant si court qui ne reviendra plus.

Nous ne voyons que la terre; Dieu voit plus loin; il dispose toutes choses pour achever en nous l'œuvre du salut, pour nous conduire au bonheur qu'il réserve à ses saints, et quand nous gémissons, c'est souvent de ses miséricordes mêmes.

Il n'est point d'erreur plus grande que celle qui nous porte à vouloir toujours nous faire notre destinée. Notre vie n'est pas à nous ; c'est à la Providence d'en disposer comme il lui plaît. Tout, dans ses desseins, est ordonné pour une fin qui n'est pas de la terre, et jamais nous n'aurons de paix, tant que nous ne transporterons pas au delà de cette terre et nos pensées et nos affections. Le cœur est mal à l'aise ici-bas; qu'est-ce pour lui que ces jours qui passent, cette durée à peine sai-

sissable qui va finir en un moment ? Trouvez où placer là seulement l'image de cette félicité à laquelle il aspire, et qui ne le satisfait même en espérance que parce qu'elle est sans terme et sans mesure. De ce côté-ci de la tombe, il n'y a que des épreuves et des illusions ; le repos et les biens réels sont au delà. Encore un peu de temps, un peu de travail, un peu de larmes, et puis, dans le sein de Dieu, l'immuable joie et l'éternelle réunion.

Notre erreur et notre tourment est de chercher la vie dans ce qui passe ; elle n'est point là. Oubliant ses vraies destinées, notre cœur se prend à ce qui ne lui est que montré par la terre ; il s'y arrête, il s'y complaît comme dans la dernière fin. Alors souvent Dieu rappelle à lui ces objets de notre affection, afin que nos regards en les suivant s'élèvent vers Celui qui nous les rendra. Loin donc de nous plaindre de sa rigueur, bénissons sa miséricorde, qui vient nous chercher jusqu'au fond des temps pour nous ramener à la seule félicité qui n'a de bornes que celles de l'Être

infini qui renferme en soi tous les biens, et qui n'a de terme que l'Éternité.

Ne cherchez pas à découvrir ce que la sagesse divine nous cache. Ce que nous savons suffit à notre espérance, à notre amour. Si Dieu a couvert d'un voile cette grande félicité qu'il nous a promise, c'est qu'il ne nous serait pas bon de la contempler de la terre. Travaillons à la mériter, commençons par là : le plus difficile assurément ne sera pas de s'en contenter quand il nous sera permis d'en jouir.

La science, dangereuse en ce qu'elle nous tente continuellement d'amour-propre, est la plus grande des vanités, lorsqu'on ne la rapporte pas à un but plus solide et d'un ordre plus élevé. En toutes choses ne regardons que Dieu et notre salut.

V

VERTUS, PERFECTION, MORALE

V

VERTUS, PERFECTION, MORALE

Quelle vertu a-t-on inventée depuis Jésus-Christ ?

C'est un devoir pour l'homme de tendre à la perfection, parce que la perfection n'est elle-même que l'accomplissement de tous les devoirs.

Croire sincèrement être ce qu'on est, voilà toute l'humilité, cette vertu si rare et si pénible à l'homme.

Toute notre force consiste à nous sentir faibles, et toute notre grandeur à nous humilier profondément.

L'abnégation de soi-même est la première condition de toutes les grandeurs chrétiennes.

La patience est de toutes les vertus celle dont l'usage est le plus fréquent, et nous ne saurions solder le moindre compte avec la vie sans un appoint de patience.

Notre douleur c'est nous, et la tristesse même a je ne sais quel charme dont il faudrait se détacher comme du reste à cause de Dieu.

Il n'y a de bonheur qu'au sein de la vérité parce qu'il n'y a de repos que là. L'erreur enivre, l'indifférence assoupit, mais ni l'une ni l'autre ne comble le vide du cœur.

Le mal est une opposition de la volonté libre de la créature à la volonté du Créateur et à ses lois.

L'erreur dans la foi sépare l'homme de Dieu considéré comme vérité suprême. L'erreur dans les actions, ou le péché, sépare l'homme

de Dieu considéré comme souveraine justice et auteur de l'ordre.

Les passions troublent l'ordre moral; la religion, qui a pour but de le rétablir, doit donc combattre les passions.

S'il faut des vertus, et par conséquent de la force, pour être religieux, il ne faut que des passions, et par conséquent de la faiblesse, pour être incrédule.

Chose étrange que les doctrines de volupté n'aient jamais pu faire un heureux, et que cette merveille fût réservée, comme tant d'autres, à la doctrine de la croix !

Le devoir fatigue : on ne veut marcher qu'en descendant.

L'orgueil trouve beau de ne rien croire parce que les passions trouvent commode de ne rien pratiquer.

Qui se connaît se méprise, et qui se méprise

est libre, car il est affranchi de l'opinion. Le plus pesant joug est celui que l'orgueil nous impose.

L'on n'estime guère dans les autres que les qualités que l'on croit posséder soi-même. C'est une manière de se louer.

La morale est une plante dont la racine est dans le ciel, et dont les fleurs et les fruits parfument et embellissent la terre.

Le Christianisme rendit l'homme ami de l'homme : et comment ? En lui apprenant à aimer Dieu. Sa doctrine est une doctrine d'amour, et voilà pourquoi elle enfante de si sublimes vertus ; car toute vertu est sacrifice, et tout sacrifice est un acte d'amour... Qu'y a-t-il d'impossible à celui qui aime ? il meurt ; il fait plus, il vit, il souffre volontairement, pour épargner à ses semblables des souffrances.

La lumière se répand dans les cœurs sincères : et voilà pourquoi, tandis que tout pa-

raît obscur à la raison disputeuse et hautaine, tout est clair pour les âmes droites, du moins tout ce qui intéresse véritablement l'homme. C'est de l'orgueil que sortent les ténèbres, de l'orgueil, père des préventions, des secrètes répugnances contre la vérité, des doutes désolants et des passions sans nombre qui maîtrisent l'entendement et l'entraînent loin du soleil des intelligences, loin de la source de la vie, loin de Dieu. Il nous a faits pour le connaître, mais il a voulu que notre foi fût libre... et, attachant à la plus difficile vertu la récompense la plus haute, il a fondé notre bonheur tout entier sur une humble obéissance.

« Aimez Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces, voilà le premier et le plus grand commandement. Le second lui est semblable : Aimez votre prochain comme vous-même. Ces deux commandements renferment toute la loi. »

Ils renferment en effet et la justice et la charité, qui n'est que la perfection de la justice. Nul devoir qui n'en découle. Il est également impossible d'y rien ajouter, d'en rien retrancher,

et c'est en les observant que l'homme achève de devenir *semblable à Dieu* autant qu'il peut l'être. La foi sanctifie son esprit, en rendant ses pensées conformes aux pensées divines; l'amour sanctifie son cœur, en le remplissant des mêmes sentiments que Dieu a pour lui-même et pour les êtres qu'il a créés ; et par là s'explique ce précepte, jusqu'alors incompréhensible : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.*

Dans les temps de ferveur, lorsque l'âme est comme inondée de la grâce, on se croit sûr de soi, on s'imagine être à l'abri des chutes, et cette persuasion est un piège très dangereux, parce qu'elle porte au relâchement, affaiblit la vigilance et diminue peu à peu l'horreur que doivent inspirer les occasions du péché. On est d'autant moins soigneux de les fuir, qu'on pense être plus certain de ne pas succomber. Cependant, la ferveur se dissipe avec cette humble défiance que le chrétien doit avoir de ses propres forces. La négligence, la tiédeur font chaque jour de nouveaux progrès ; l'orgueil, toutes les passions se réveillent ; la

grâce, trop méprisée, se retire, et cette âme malheureuse, qui naguère se croyait impeccable, livrée à elle-même, tombe enfin dans les plus honteux désordres.

Rien n'est utile pour le salut que ce qui repose sur l'humilité. Si vous n'êtes pas humble, ou si, au moins, vous ne désirez pas le devenir, la parole de Dieu tombera sur votre âme comme la rosée sur un sable aride. Ne croire que soi et n'aimer que soi est le caractère de l'orgueil.

Or, privé de foi et d'amour, de quel bien l'homme est-il capable ? A quoi lui peuvent servir les instructions les plus solides, les plus pressantes exhortations ? Tout se perd dans le vide de son âme, ou se brise contre sa dureté. Humilions-nous, et la foi et l'amour nous seront donnés : humilions-nous, et le salut sera le prix de la victoire que nous remporterons sur l'orgueil.

Nul ordre dans le monde, nulle vie que par l'obéissance ; elle est le lien des hommes entre eux et avec leur auteur, le fondement

de la paix et le principe de l'harmonie universelle.

Il y a en nous une secrète malice qui se complaît à découvrir les imperfections de nos frères : et voilà pourquoi nous sommes si prompts à les juger, oubliant qu'à Dieu seul appartient le jugement des cœurs. Au lieu de scruter si curieusement la conscience d'autrui, descendons dans la nôtre : nous y trouverons assez de motifs d'être indulgents envers le prochain et de trembler pour nous-mêmes. Vous n'êtes chargés que de vous, vous ne répondrez que de vous. Ne jugez donc point, afin que vous ne soyez point jugé.

Quand vous sauriez ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans chaque homme, sans en excepter un seul, à quoi cela vous servirait-il, si vous vous ignorez vous-même ? On ne vous interrogera point, au dernier jour, sur la conscience d'autrui. Laissez donc là une sollicitude dont presque toujours l'orgueil et la malignité sont le principe ; et occupez-vous d'un soin plus agréable à Dieu et plus utile pour vous.

La grande, la vraie science est de se connaître soi-même : ce doit être notre étude de tous les instants. Alors on apprend à se mépriser, à gémir sur la plaie de son cœur, sur l'amour-propre effréné qui nous domine, sur les secrètes convoitises qui nous tourmentent, et l'on s'écrie comme l'Apôtre : *Qui me délivrera de ce corps de mort* ?

Il y en a qui, après avoir lutté généreusement, fléchissent tout à coup, tombent dans l'abattement et abandonnent lâchement la victoire : et c'est qu'ayant compté sur eux-mêmes, Dieu les délaisse en punition de leur orgueil. Il ne suffit pas de résister un jour, deux jours : il faut combattre sans relâche jusqu'au bout. Ne dites point : « Cette guerre est bien longue ! » Rien n'est long de ce qui finit.

La plupart des hommes, dominés par les premières impressions, agissent sans consulter Dieu, et passent leur vie à se repentir le soir de ce qu'ils ont fait le matin. On doit travailler continuellement à vaincre une faiblesse si déplorable, en s'efforçant de résister aux mouve-

ments soudains qui s'élèvent en nous. Celui qui n'est pas maître de soi court un grand péril, il est à chaque instant près de tomber. Il faut s'exercer à vouloir, à dompter l'imagination qui emporte l'âme, à soumettre le cœur et ses désirs à une règle inflexible.

Ce n'est pas assez d'être patient avec les autres, il faut l'être encore avec soi-même. Ce je ne sais quoi d'aigre et de virulent que nous ressentons en nous après avoir commis quelque faute vient plutôt de l'orgueil humilié que d'un repentir selon Dieu. L'homme humble qui connaît sa faiblesse ne s'étonne point de tomber; il gémit de sa chute, en implore le pardon, et se relève tranquille, pour combattre avec un courage nouveau. Faillir est mal sans doute; mais se troubler n'est qu'un mal de plus. Le trouble a sa source ou dans une sorte de dépit superbe de se trouver si infirme, ou dans le défaut de confiance en Celui qui guérit notre infirmité. Et si, la tentation survenant, il arrive que vous succombiez, veillez et priez davantage encore; mais ne perdez jamais la paix.

Ne voyons jamais dans les hommes, quelles que soient leurs idées et leurs opinions... que des frères à servir, des pécheurs à ramener, ou des chrétiens à confirmer dans la foi et dans la vertu. Dépouillés complètement de tout esprit individuel, ne craignons pas moins l'esprit de corps, qui produit les dissensions, isole et rompt toujours, à quelque degré, la perfection de l'unité catholique. Nous avons tous le même but, nous servons tous le même maître. Qu'importe par qui le bien se fasse, pourvu qu'il soit fait? Partout où nous le voyons accompli, réjouissons-nous-en, comme s'il nous était propre, autrement ce serait nous que nous servirions, et non pas le bien, et non pas Dieu.

La résignation est une grande vertu, mais quand de plus il s'y joint un humble désir des souffrances, on ne saurait trop remercier Dieu d'une disposition qui ne vient point de nous, mais uniquement de sa grâce et de son amour pour ses pauvres créatures rachetées du sang de son Fils.

La foi n'est point une opinion, mais la vérité

même de Dieu ; elle n'est point raisonnement, mais obéissance, et sans cela où serait le mérite de croire ? Le mérite est de se soumettre à une autorité plus haute et de courber cette fière raison sous un joug qu'elle ne porte jamais sans murmurer.

Heureux qui, détaché de tout et de lui-même, ne voit, ne cherche, ne désire que la volonté de Dieu. Hâtons-nous donc de travailler à sa gloire, à la construction de son Église, au salut des âmes qui se perdent en si grand nombre. Hâtons-nous... d'employer au moins les dernières heures du jour à cultiver le champ du père de famille.

Ne nous arrêtons pas trop aux impressions sensibles. La vraie piété en est entièrement indépendante. Quand nous ne trouverions qu'amertume dans le service de Dieu, les raisons de le servir seraient toujours les mêmes, et la volonté qui seule est en notre pouvoir, ne devrait pas un instant être ébranlée par cette épreuve.

Défiance de nous-mêmes, confiance en Dieu,

voilà le fondement de la vie chétienne. Abandonnons-nous doucement entre les mains de Celui qui a promis de nous soutenir si nous sommes fidèles à sa grâce; allons à lui en grande humilité et simplicité. Réfléchissons peu sur nous-mêmes, et seulement autant qu'il est nécessaire pour nous corriger. Point de trouble, point d'inquiétude, même après nos fautes, mais un humble et prompt repentir, avec une résolution ferme de n'y jamais retomber volontairement. Soyons comme la balle qui n'a pas plus tôt touché la terre qu'elle rebondit aussitôt. Que nos actions les plus indifférentes soient animées par la foi et cet esprit d'amour qui donne un prix infini aux moindres choses... Quand on aime, on met son bonheur à plaire à l'objet aimé. Aimons Dieu, et sa loi nous deviendra facile. Aimons Dieu, et nous n'aurons de volonté que la sienne, de désirs que les siens, toujours unis à ce bon Maître, dans la joie comme dans la peine, sur le Calvaire comme sur le Thabor.

Quand nous nous sentons tristes, pensons à

la brièveté de tout ceci. *Adhuc modicum* (1). Est-ce la peine de tant s'affliger de ce qui va finir? Que la paix de la soumission nous conduise à la paix plus douce et plus profonde de l'amour. *Dilectus meus mihi, et ego illi* (2). Que reste-t-il à désirer, quand on peut dire cela? De quoi peut-on s'attrister encore? *Conversatio nostra in cœlis est* (3), dit saint Paul. Descendons le moins possible sur la terre, et n'y descendons jamais tout entiers. Que ce qu'il y a de plus intime en nous demeure toujours là-haut. Prêtons-nous par devoir aux créatures, mais ne nous donnons qu'à Dieu.

Ce qui ne produirait rien dans le moment peut plus tard porter des fruits. Nous ne devons rien négliger : un seul mot resté dans le cœur peut y devenir un germe de salut.

Ne nous laissons point aller à une certaine tristesse intérieure qui affaiblirait notre âme à la longue. Ce que nous découvrons d'impar-

(1) Jean, VII, 33.
(2) Cant., II, 16.
(3) Philipp., III, 20.

fait en nous, travaillons doucement à le réformer, sans inquiétude excessive, sans trouble, avec une humilité exempte de toute impatience humaine. Puisque Dieu nous supporte, il faut bien nous supporter nous-mêmes ; le découragement n'est bon à rien, il aggrave nos fautes et ne les répare pas. Le désir de la perfection, pour être parfait lui-même, doit être paisible. Placés au pied de la montagne qu'il nous est ordonné de gravir, nous levons les yeux et nous nous effrayons d'être encore si loin du sommet, mais nous dit-on de l'atteindre sur-le-champ ? Tout ce qu'on nous demande, c'est un premier pas ; et après celui-ci un second ; et encore nous promet-on qu'une main toute-puissante nous soutiendra.

L'*Imitation de Jésus-Christ* est un livre qui doit plutôt être médité que lu. On trouve souvent dans un seul verset de quoi s'occuper tout un jour. Les mots disent plus de choses là qu'ailleurs. Ne négligeons pas non plus de lire habituellement l'Évangile, sans nous arrêter à ce qui pourra nous paraître difficile ou obscur. Il n'est pas nécessaire de comprendre

tout, parce que tout n'a pas été dit pour chacun; mais chacun peut et doit y puiser la nourriture qui lui est propre.

Le meilleur livre de piété est celui qu'on goûte le plus. Quand nous en avons trouvé un qui nous touche, il faut s'y tenir, le méditer, et surtout ramener toutes nos réflexions vers la pratique, sans quoi ce ne serait pas un exercice pieux, mais une distraction.

Le vrai bonheur est de renoncer à ce que tous les hommes appellent des biens, de s'oublier, de se résister à soi-même, de poursuivre et de combattre dans ses derniers retranchements cet indestructible *moi*, source de toutes nos peines et de toutes nos fautes, pour ne tenir à rien qu'au devoir, et ne plus vivre que de Dieu, aliment infini de notre pensée et de notre cœur. Le monde est si à plaindre, il est si aveugle qu'il ne conçoit même pas cette grande, cette ineffable félicité des souffrances, qui précède et enfante, pour ainsi dire, l'éternelle félicité de la joie. Malheur au monde ! Calme, allégresse, consolations tou-

jours renaissantes à ceux qui le quittent en esprit de foi !

Abandonnons l'avenir à la Providence. C'est elle qui en dispose, et non pas nous, heureusement pour notre bonheur. Nous ignorons ce qu'elle nous réserve, mais nous savons que rien n'arrivera que pour notre bien, notre véritable bien, qui est le salut.

Nous attachons trop d'importance, beaucoup trop, à la vie et aux choses de la vie. Nos espérances et nos craintes, nos joies et nos douleurs ne sont presque jamais que des faiblesses d'une âme qui oublie sa fin. Un jour viendra où nous le sentirons, où nous le verrons clairement.

C'est à Dieu que vous devez recourir dans vos peines, dans vos joies, dans vos désirs de félicité ; car il est l'unique source de tous les biens, l'unique consolateur, et, quand vous demandez aux créatures quelqu'une de ces choses, c'est Dieu que vous leur demandez. Allez droit à lui, vous le trouverez plus vite et vous le posséderez plus sûrement.

On peut toujours lutter contre les idées noires et contre cette tristesse qui vient quelquefois nous saisir, sans que nous sachions pourquoi ni elle non plus. Saint Paul répète souvent cette parole : *Paix et joie dans le Saint-Esprit !* ce n'est pas seulement un souhait dans la bouche de l'Apôtre ; c'est encore un conseil, ce qui montre que la volonté y peut plus que nous ne serions portés à le croire.

Nous n'avons pas achevé de semer, que nous voudrions recueillir. Ce n'est pas là l'ordre de Dieu. Il faut que les pluies et les glaces de l'hiver, les chaleurs de l'été et ses orages passent sur ce grain à peine germé, et puis viendra le jour de la moisson, jour plein d'allégresse et de paix, jour des espérances satisfaites, des joies et du repos éternel.

Ne confondez pas la *foi* avec la *conviction*. La conviction est l'acte de l'esprit qui adhère à ce qu'il voit ou croit voir. La foi est l'acte de la volonté qui se soumet, souvent sans conviction, quelquefois contre la conviction même, à ce qu'une raison extérieure et plus élevée

déclare vrai. Voilà pourquoi la foi est toujours possible moyennant une grâce qui n'est jamais refusée, et voilà aussi pourquoi elle est méritoire. Quiconque veut croire, croit ; car cette volonté est la foi même.

Vous vous irritez trop contre la vie, telle que Dieu l'a faite, telle qu'elle doit être dès lors. Vous voudriez trouver ici-bas ce qui est réservé à un autre état, à un autre temps ? Eh ! attendez un peu, et tout s'éclaircira, tout se développera. Ne jugez pas le drame sur la première scène. Nous sommes des enfants raisonneurs qui fatiguent leur père de murmures contre ce qu'ils ne pourraient comprendre. Il faut aller à Dieu avec simplicité, sans tant lui demander compte de ses voies, qui sont au-dessus de notre intelligence. Croire, obéir, aimer, voilà notre œuvre à nous. Mais comment se donner, dites-vous, un amour qu'on n'a point ? Prenez garde de confondre le véritable amour avec l'affection sensible. Ce serait une erreur semblable à celle qui confond la foi avec la conviction. L'amour est l'acte de la volonté qui se porte librement vers son objet.

On peut aimer sans ressentir le plus léger attrait dans l'amour. On peut aimer dans l'amertume, dans la tristesse et le découragement, pourvu qu'il ne soit pas volontaire. Le véritable amour est quelque chose de bien plus intime, de bien plus profond qu'un sentiment qui va et vient, s'affaiblit ou s'augmente sans notre concours, et ne dépend de nous en aucune façon. L'amour est la volonté même. Vouloir être à Dieu, c'est la soumission à ce qu'il ordonne, le parfait accomplissement de ses préceptes et de ses désirs en toutes choses.

Travaillez surtout à devenir des hommes de vertu et de prière, des hommes de Dieu. A quoi sans cela vous serviraient toutes les connaissances du monde ? Inutiles pour vous, elles le seraient aussi pour les autres, car c'est l'esprit de zèle et de piété qui féconde les œuvres, et toute science qu'il n'anime pas est à jamais stérile.

Qu'au milieu des occupations qui sont un devoir pour vous, votre vie soit une vie de

prière, un continuel mouvement de votre cœur vers Dieu qui ne récompensera que ce que vous aurez fait pour lui, et le reste n'est qu'un rêve qui laisse l'homme vide au moment du réveil.

Rien de plus nécessaire dans la vie que des habitudes de réflexion et de réserve. On ne sait pas assez tout ce qu'un mot, un seul mot, peut faire de mal et à soi et aux autres, et ce mal, presque toujours, est irréparable.

Apprenons, pauvres mortels dont les vues sont si courtes et les pensées si bornées, à ne jamais nous défier de la Providence. Quand toute espérance paraît éteinte c'est alors qu'il faut espérer davantage, c'est alors qu'il faut se confier sans réserve en cette puissance infinie qui, disposant à son gré des hommes et des événements, amène tout à ses fins avec force et douceur.

Quant aux idées qui passent dans l'esprit durant le sommeil, lorsqu'elles nous rappellent notre misère, elles peuvent servir à nous hu-

6.

milier, ce qui est toujours bon ; mais elles ne doivent pas troubler notre paix.

Dieu ne demande que notre volonté, parce que c'est tout ce qui est à nous. Donnons-la lui tout entière, n'en réservons rien, et puis soyons tranquilles, endormons-nous sur son sein avec la douce sécurité de la confiance et de l'amour.

Le sacrifice personnel de chaque individu, le concours de l'homme à son propre salut, est le fondement de toute la morale chrétienne, ou plutôt est cette morale même : les sens et les passions sont l'holocauste ; et l'amour, unique principe d'action, est le sacrificateur.

La morale et la foi sont inséparables, et de même qu'il n'existe point de dogme d'où ne découle quelque devoir, il n'y a point de devoir qui ne suppose quelque dogme qui en est le fondement, et les dogmes ne sont que les devoirs de l'esprit. A chaque point de foi est attaché un précepte correspondant ; nécessairement il faut croire pour agir.

Les simples moralistes ne savent guère que sonder la plaie de notre nature ; ils nous effraient de nous-mêmes, et affaiblissent l'espérance de tout ce qu'ils ôtent à l'orgueil. Les écrivains ascétiques, au contraire, ne nous abaissent que pour nous relever ; et plaçant dans le ciel notre point d'appui, ils nous apprennent à contempler sans découragement, du sein même de notre impuissance, la perfection infinie où les chrétiens sont appelés.

Il y a deux lois relatives à la nature humaine déchue, qui ont pour objet de combattre les deux principes de toute erreur et de tout mal, l'orgueil et la sensualité. Ces deux lois sont : *s'abstenir* et *souffrir*. S'abstenir de cette curiosité orgueilleuse qui veut connaître par elle-même et se rendre raison de tout, s'humilier sous le joug de la foi ; souffrir, c'est-à dire immoler ses penchants déréglés pour s'attacher au vrai bien par la vertu : en deux mots, croire et pratiquer, voilà la vie présente ; nous jouirons dans le ciel.

Il faut bien s'humilier de ce que nous

pouvons devenir lorsque notre pauvre esprit, se confiant en lui-même, ne connaît plus de règle que ses propres pensées, et, dans l'ivresse d'un visible orgueil, parodie Dieu au fond de son cœur.

VI

AMITIÉ CHRÉTIENNE

VI

AMITIÉ CHRÉTIENNE

La prière est le plus fort et le plus doux lien d'union entre les chrétiens.

Tout passe en ce monde, excepté ce que la religion a consacré ; elle affermit nos affections comme nos espérances : là où elle est, l'éternité y est aussi.

Quelque distance qui les sépare, les chrétiens se retrouvent au pied de l'autel, et là ils goûtent comme les prémices de l'éternelle réunion.

L'autel est le rendez-vous de la terre, comme l'autel de l'Agneau, selon saint Jean, est celui du ciel.

Si des devoirs différents nous séparent sur la terre, il y a un lieu et un temps où, grâce à la miséricorde de Celui qui est le bien de nos âmes, nous nous retrouverons, je l'espère. Ce lieu, c'est le ciel, et ce temps, c'est l'éternité. Tout le reste n'est rien, ce n'est que la faiblesse de notre foi et la faiblesse de notre amour qui en font quelque chose.

L'avenir nous est inconnu : nous ignorons s'il nous séparera, s'il nous réunira ; mais nous savons qu'il dépend de nous d'être à jamais unis dans le ciel. Oh ! que cette idée est douce et qu'elle console des tristes incertitudes de la terre !

Oh ! qu'il aura confiance à l'heure de la mort, celui que nul attachement ne retient en ce monde (1). Certes, ce n'est pas à dire qu'on ne doive point s'aimer ; Dieu nous le commande au contraire, et saint Jean revient sans cesse sur ce doux commandement, mais il faut s'aimer en Dieu et pour Dieu, avec une pleine

(1) *Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, chap. LIII.

soumission à ses volontés, en vue du ciel, et, pour ainsi dire, comme si nous y étions déjà.

Pendant que nous sommes sur cette pauvre terre, nous ne saurions en détacher tout à fait nos pensées et nos affections, et même nous ne le devons pas, car il y a des affections qui sont des devoirs. Mais notre cœur doit lier les deux mondes, le monde passager de l'exil et celui qui nous est promis pour l'éternité. Toutes les créatures nous échappent; elles nous quittent ou nous les quittons. Dieu seul est là toujours, toujours, pour remplir ce vide immense que chacun de nous sent en lui-même. C'est en lui qu'il faut se chercher, car ce n'est qu'en lui qu'on se trouve pour jamais. Ne nous laissons point aller aux illusions du temps; ce rêve finira. Qui que nous soyons, jeunes ou vieux, nous touchons au réveil; et puis, si nous le voulons, la lumière qui ne s'affaiblit point, la paix que rien n'altère, le repos que rien ne trouble, la joie qui ne tarit jamais.

Si la Providence nous sépare ici-bas, nous

nous désolons comme l'enfant à qui un buisson a dérobé la vue de sa mère, et qui, tout effrayé de la solitude d'un moment, se désespère comme s'il était éternellement abandonné. Faible chrétien, *sursum corda!* Attache à ton cœur les ailes de la foi aussi bien que celles de l'amour, afin qu'il s'envole, non plus au désert comme la colombe, mais à ce lieu élevé où est bâtie la maison de notre Père, et qu'il a préparé dès l'éternité pour être la demeure de ses enfants. Oui, c'est là qu'il se faut retrouver pour y chanter à jamais, dans une ineffable union, des cantiques de réjouissance, et non pas sur cette terre d'exil où toute voix est un gémissement et où l'on ne peut mêler ensemble que des larmes et des douleurs.

VII

ASCÉTISME ET SPIRITUALITÉ

VII

ASCÉTISME ET SPIRITUALITÉ

La prière qui ne part pas du cœur se dissipe avant d'arriver au ciel ; elle ne glorifie pas, elle outrage celui à qui elle s'adresse.

La prière est supérieure à l'action mais l'action nous frappe davantage, elle nous paraît plus utile, parce que nous nous imaginons faire nous-mêmes ce que Dieu seul fait.

La foi commence où finit l'orgueil.

La foi a cela de beau qu'elle fait qu'on n'a pas besoin du présent : tout l'avenir est à elle : le temps est son point de départ et l'éternité son domaine.

L'espérance est partout où il reste assez de place pour y planter une croix.

Dieu ne nous abandonne jamais le premier. Il ne se plaît quelquefois à nous faire sentir notre faiblesse que pour nous mieux convaincre de sa puissance et de son amour.

Dieu viendra au secours ; attendez seulement : quand sa main s'abaisse pour frapper, alors même il en sort une vertu qui guérit la plaie qu'elle a faite.

Les réalités sont loin d'être toujours ce qu'elles nous semblent, et l'apparente rigueur des jugements célestes recouvre souvent une miséricorde immense.

Soumission parfaite en toutes choses. Si nous nous remuons trop dans la main de Dieu, il nous laisse tomber. Cela vaut bien la peine d'y prendre garde.

On se trouve toujours mal de vouloir forcer la main à la Providence.

Ce que Dieu voudra, nous devons le vouloir, et le vouloir avec espérance, car il n'a ici-bas que des volontés de miséricorde.

Oh ! la bonne politique que de n'en point avoir, d'aller droit son chemin, et de ne désirer au ciel et sur la terre que la volonté de Dieu.

Il ne faut rien désirer avec trop d'ardeur, pas même ce qui nous paraît un bien, à moins que ce ne soit le souverain bien, qui est Dieu.

Ne demandons rien à la terre, car elle n'accorde rien qu'à ceux qui cèdent quelque chose du ciel.

Ne prenez aucun parti qu'au pied de la Croix, en présence de ce Jésus qui nous jugera.

La victoire est à Dieu ; combattre voilà notre partage.

Patience : c'est le mot de la terre; il se traduit plus haut dans le mot de joie. C'est tout ce que nous savons de la langue du ciel.

Mon Dieu, comment se fait-il que l'on tienne à la terre ? Il me semble que c'est le pendu qui ne veut pas qu'on lui coupe la corde.

Ce qui est de la terre passe et déchire notre cœur en passant. Les espérances du ciel sont les seules qui ne le blessent jamais.

Dieu a placé les douleurs de distance en distance dans la vie, pour nous indiquer la route du ciel.

Ce n'est pas dans l'absence des tribulations qu'il faut chercher la paix, mais dans la patience à porter sa croix.

Tout ce qui vient de Dieu se développe sans cesse, tandis que ce qui n'est que de la terre passe et se dissipe bien vite.

Notre course, à nous autres chrétiens, a un terme qui nous en fait supporter les fatigues en paix. Nous allons chez notre Père ; heureux qui arrive le premier.

Une seule larme versée aux pieds de Jésus

est plus délicieuse mille fois que tous les plaisirs du siècle.

A Dieu et à Dieu seul ; je le retrouve un peu dans la solitude, mais que cette parole est triste : le *retrouver;* est-ce qu'il devrait être possible de le jamais perdre?

La vérité souveraine étant aussi le souverain bien, on ne peut la connaître sans l'aimer, et la foi produit l'amour, d'où dérivent tous les actes extérieurs du culte. Par eux l'homme réalise au dehors son amour et sa foi, comme la vérité et l'amour infinis, ou Dieu lui-même se réalise extérieurement sur nos autels. Et de même qu'il s'unit à nous par la *présence réelle* de sa vérité, de son Verbe, nous nous unissons à lui par un culte qu'anime une foi et un amour *réellement présents* ; et sans cet amour et cette foi, notre culte n'est qu'une vaine cérémonie et une coupable dérision.

Religion chrétienne, religion divine, qui dissipe les ténèbres de l'esprit en abaissant l'orgueil du cœur; qui ôte l'incertitude et le doute,

sans détruire entièrement l'ignorance ; qui révèle ses mystères à l'amour en les voilant à l'intelligence ; qui, même après avoir tout donné, laisse encore un désir immense qu'elle satisfait et renouvelle sans cesse !

On parle de plaisirs : en est-il de comparables à ceux qui accompagnent l'innocence? N'est-ce rien que d'être toujours content de soi et des autres ? N'est-ce rien que d'être exempts de repentir et de remords, ou de trouver contre le remords un asile assuré dans le repentir? Car les larmes mêmes de la pénitence ont plus de douceur que n'en eurent les fautes qui les font couler. Le cœur du vrai chrétien est une fête continuelle. Il jouit plus de ce qu'il se refuse, que l'incrédule ne jouit de ce qu'il se permet. Heureux dans la prospérité, plus heureux dans les souffrances, parce qu'elles lui offrent un moyen d'accroître le bonheur qu'il attend, il s'avance d'un pas tranquille, à travers les peines de la vie, vers la montagne que couronne la *cité permanente*, séjour céleste de la paix, des délices éternelles et de tous les biens. Le seul avant-goût de cette paix remplit

l'âme d'une intarissable volupté. Quiconque ne la connaît pas n'a rien senti : il peut savoir ce que c'est que les plaisirs, mais il ignore le bonheur.

Ah ! si les incrédules pouvaient pénétrer jusque dans le sanctuaire de la conscience, où déjà la vertu reçoit son prix par le délicieux contentement qu'elle inspire ; s'ils pouvaient sentir une fois cette pleine paix de l'intelligence rassasiée de la vérité infinie dont la foi la met en possession ; cette espérance divine, où tous les désirs de la terre viennent s'éteindre, et qui s'élance sans fin dans les profondeurs de l'éternité ; ce délectable amour dont l'âme s'abreuve à longs traits ; cette jouissance intime, inénarrable, de la Divinité même conversant, si je l'ose dire, familièrement avec sa créature, comme un ami avec son ami, s'unissant, se livrant à elle tout entière pour en être possédée, pour être son bien, sa joie, son aliment incompréhensible : de quelle admiration ne seraient-ils pas tout à coup transportés ! et, dans le regret d'être privés de ces biens ineffables, avec quelle ardeur et quelle allégresse ne

se dégageraient-ils pas des langes d'une raison imbécile, pour arriver par la foi, selon l'expression des livres saints, *à la mesure de l'homme parfait* ou *à la parfaite connaissance de Dieu en Jésus-Christ son fils* !

Je vois sur nos autels la Vérité infinie, réellement présente en la personne du Verbe incarné, mais cachée sous les apparences du pain, symbole de la vie qu'elle nous communique, comme le Verbe lui-même était caché sous le voile de la nature humaine ; je le vois, ce Verbe fait chair, se donnant à l'homme qu'il racheta de son sang, et le nourrissant à la fois de son corps immolé pour lui, de sa vérité, de son amour, de sa divinité tout entière pour le diviniser lui-même, et le préparer à une union, non pas plus réelle, mais plus intime, plus délicieuse et plus durable. Ainsi l'amour infini de Dieu se manifeste par une action infinie, et la Religion me serait plus incompréhensible sans ce mystère, que ce mystère ne m'est incompréhensible.

Plus de craintes, plus d'anxiétés, lorsqu'on

s'est détaché de soi-même... Oh ! si l'on connaissait le don de Dieu ! si une seule fois on avait goûté les délices qui accompagnent le parfait anéantissement dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple, cette joie intime, inaltérable, de se sentir dans l'ordre, de sentir tout son être uni à l'Être qui renferme en soi tous les biens ! Que peut offrir le monde en échange d'une semblable félicité ? Ses plaisirs mêmes, si rares, si fugitifs, si vides, sont toujours mêlés de quelque amertume...

Combien doucement l'âme se repose dans cette pensée : Je ne suis rien, je n'ai droit à rien, et c'est parce que rien ne m'est dû, que j'espère posséder tout ; car la grâce, la miséricorde, l'immortelle jouissance du Dieu à qui mon cœur aspire, ne sont jamais, ne peuvent jamais être qu'un don gratuit de son amour.

Vos paroles, ô bon Jésus, descendent dans mon cœur comme cette douce rosée dont il est parlé dans vos saints Livres (1). Oui, je veux aimer pour prier, je veux prier pour aimer,

(1) Ps., CXXXII, 3.

et aimer et prier sans cesse. Quand on me dira : Ne vous ennuyez-vous point de tant de prières ? je répondrai : S'ennuie-t-on d'aimer ? Et si l'on me dit : Voyez ceux-ci, et ceux-là, ils savent bien s'affranchir de cette gêne ; je ne répondrai point à cause de ma douleur, mais je tournerai les yeux vers Jésus, et je verserai des larmes sur mes frères qui ont perdu le divin amour.

Rentrez en vous-même, préparez au céleste époux une demeure digne de lui, et il viendra, et il s'y reposera, car ses délices sont d'habiter dans le cœur qui l'appelle. Alors, seul avec Jésus, loin des bruits de la terre, dans le silence des créatures, il vous parlera *comme un ami parle à son ami*, et, transporté de l'entendre, vous ne voudrez plus à jamais écouter que lui.

L'amour a fait descendre le Fils de Dieu sur la terre : l'amour nous élève jusqu'à lui.

Alors il s'établit entre notre âme et Jésus comme une union ravissante ; alors s'accomplit cette promesse : *Je ne vous laisserai pas*

orphelins, je viendrai à vous. Venez donc, ô mon Jésus, venez briser les derniers liens qui m'attachent aux créatures et retardent l'heureux moment où je ne vivrai plus que pour vous. Faites que, m'oubliant moi-même, je ne voie, je ne désire que vous seul, et me repose sur votre sein comme le disciple bien-aimé, dans cette paix délicieuse que *le monde ne donne pas*, qu'il ne peut même comprendre, mais aussi que ses orages ne sauraient troubler.

Et nous, pauvres infortunés que le tumulte du monde distrait encore, que ferons-nous ? Ne voulons-nous point aussi entendre Jésus ? Comme les deux disciples d'Emmaüs, nous sommes en voyage ; nous nous en allons vers l'éternité. Jésus, dans son amour, *s'approche* de nous ; il se fait en quelque sorte le compagnon de notre route, mais, nous trouvant si peu attentifs, il se retire et nous marchons seuls. Effrayante solitude ! Ah, prenons garde que la nuit ne nous surprenne près du terme ! Hâtons-nous de rappeler le divin guide, et disons-lui de toute notre âme : *Seigneur, de-*

meurez avec nous, car le soir se fait et le jour baisse !

Pendant que la nature vit encore en nous, quelque chose nous sépare de Dieu et de Jésus ; *et l'amour de Jésus nous presse* d'achever le sacrifice et de prononcer cette parole dernière, que le monde ne comprend pas, mais qui réjouit le ciel : *Tout est consommé.*

Jusqu'à ce que *notre vie soit*, comme parle l'Apôtre, *cachée en Dieu avec Jésus-Christ*, nous ne lui appartenons qu'imparfaitement, nous ne sommes pas *un* avec le Fils et avec le Père, nous ne sommes pas consommés dans l'unité ; il y a quelque chose entre nous et Dieu ; et c'est que nous tenons encore à nous-mêmes et aux créatures ; notre amour est divisé ; tantôt il s'élance vers le ciel, et tantôt il rampe sur la terre. Pour vivre de la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, il faut rompre les derniers liens qui nous attachent au monde. Alors, séparée de tout ce qui passe, enveloppée, pour ainsi dire, de l'être divin, plongée dans sa lumière, l'âme ne voit que lui, ne se sent qu'en lui, ne vit que

de sa vérité et de son amour, qu'il lui communique par des voies inexplicables et merveilleuses. Unie intimement au Fils, et par le Fils au Père, Jésus-Christ, son modèle et son époux, la rend de plus en plus conforme à lui-même. Ce qu'il a éprouvé, il veut qu'elle l'éprouve aussi, qu'elle le reproduise en quelque sorte, dans ses divers états, avec le même esprit d'obéissance parfaite qui le dirigeait dans l'accomplissement de sa divine mission. Quelquefois il la conduit sur le Thabor, comme pour lui montrer les biens promis à sa fidélité ; plus souvent il la guide au jardin des Oliviers, au prétoire, sur le Golgotha, où doit se consommer le sacrifice : et soit qu'il l'éclaire et la console, soit qu'il paraisse la délaisser, tout coopère à sa perfection parce qu'elle aime, et que jamais elle ne se lasse d'aimer, dans l'amertume comme dans la joie, *le Dieu qui l'appelle à la sainteté.* Elle se repose, pleine de calme, dans la volonté de ce grand Dieu. Mais l'âme qui ne s'est pas encore complètement dégagée des choses de la terre est toujours agitée, inquiète; elle marche dans l'obscurité et mille soins la tourmentent. Hâtons-nous donc de

briser nos chaînes, ne cherchons que Jésus, ne désirons que lui : *à qui irions nous? Il a les paroles de la vie éternelle.*

Il est étrange que, connaissant Dieu, toute notre âme ne soit pas absorbée dans son amour; qu'elle s'arrête encore aux créatures, au lieu de se plonger et de se perdre dans la source de tout bien. Qu'est-ce que le bonheur sinon l'amour? Et qu'est-ce que le bonheur infini, sinon un amour sans bornes? Il faut donc à notre cœur un objet infini, il faut Dieu : rien de créé ne saurait le satisfaire jamais. Que me veut le monde? Qu'ai-je besoin de lui? Que peut-il me donner? Mon cœur est plus grand que tous ses biens et *Dieu seul* est plus grand que mon cœur. Dieu seul donc, Dieu seul maintenant et toujours, éternellement Dieu seul!

O Christ, fils du Dieu vivant, que vos voies sont merveilleuses! et qui m'en développera le mystère impénétrable? Si je monte jusqu'au ciel, je vous y vois dans le sein du Père, tout éclatant de sa splendeur; si je redescends

sur la terre, je vous y vois dans le sein de l'homme pécheur, indigent, misérable, attiré en quelque sorte, et fixé par l'amour aux deux termes extrêmes de ce qui peut être conçu, dans l'infini de la grandeur et dans l'infini de la bassesse ; et comme si ce n'était pas assez de venir à cet être déchu, quand il vous désire, quand il vous appelle, vous l'appelez vous-même le premier, vous l'appelez avec instance, vous lui dites : « Venez, venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai : venez, j'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâques avec vous. » C'en est trop, Seigneur, c'en est trop ; souvenez-vous qui vous êtes ; ou plutôt, faites, mon Dieu, que je ne l'oublie jamais, et que je m'approche de vous, comme les anges eux-mêmes en approchent, en tremblant de respect, avec un cœur rempli du sentiment de son indignité, pénétré de vos miséricordes, et embrasé de ce même amour inépuisable, immense, éternel, qui vous porte à descendre jusqu'à lui.

Qu'il faille exciter des chrétiens à s'asseoir à la Table sainte, à se nourrir du pain de vie,

à recevoir en eux *l'auteur et le consommateur de la foi*, le Sauveur des hommes, le Verbe de Dieu ; qu'ils cherchent de tous côtés des prétextes pour se tenir éloignés de lui, qu'ils regardent comme une dure obligation le devoir qu'impose l'Église de participer en certains temps au corps et au sang de Jésus-Christ, c'est quelque chose de si prodigieux et tout ensemble de si effrayant que l'âme fuit cette pensée comme elle fuirait une vision de l'enfer.

Ce n'est point en nous efforçant d'élever notre esprit à de sublimes pensées que nous recueillerons le fruit de la sainte Communion, mais en adorant, pleins d'amour, Jésus-Christ en nous, en lui ouvrant notre cœur avec une grande confiance et une grande simplicité, *comme un ami parle à son ami*. Nous avons des besoins, il faut les lui exposer. Nous sommes couverts de plaies, il faut les lui montrer, afin qu'il les lave dans son divin sang. Nous sommes faibles, il faut lui demander de ranimer nos forces. Nous sommes nus, affamés, altérés, il faut lui dire : Ayez pitié de ce pauvre mendiant. De lui découlent toutes les grâces.

Hélas! dans son amour ineffable, le bon Maître ne demande qu'à s'unir à nous : c'est nous qui le repoussons, non comme saint Pierre, par humilité et parce que nous sommes pécheurs, mais parce que cette union nous semble trop dure, et que cet amour nous est importun. Il y a de quoi s'anéantir éternellement à la vue d'une ingratitude si monstrueuse : l'homme repousser Dieu ! le cœur de l'homme dédaigner le cœur de Jésus-Christ !

O hommes retirez-vous, laissez-moi avec mon Dieu ; pourquoi me ravissez-vous mon bien-aimé. Vous ne voulez point le connaître, vous ne voulez point l'aimer ! laissez-moi l'aimer s'il est possible, et pour moi et pour vous ; tout ce qui n'est pas lui m'est à dégoût ; je ne trouve qu'en lui le rafraîchissement et le repos ; encore une fois, pourquoi me ravissez-vous mon bien-aimé ? Vous n'avez pas besoin de moi, car je ne puis rien ; que ne vous adressez-vous à Celui qui est tout ? Il vous invite, il vous appelle, il vous tend les bras. Eh quoi ! vous cherchez le bonheur et vous repoussez l'amour ! Mon Dieu, donnez-moi les

cœurs de tous les hommes, afin que je vous aime pour tous les hommes. Ce n'est pas assez; je veux encore vous aimer avec tous les anges, je veux vous aimer avec vous-même et comme vous vous aimez vous-même; car vous seul pouvez vous aimer comme vous méritez d'être aimé.

Nous pleurons sur la terre, et les anges se réjouissent dans le ciel! Oh! quand viendra cette heure désirée qui nous réunira pour jamais à notre Chef, à notre Roi, à notre Père, à l'objet adorable et ravissant de toutes nos affections!

Pauvres exilés, qui nous rendra la terre natale? O douce patrie, chère éternité! Venez, venez, Seigneur Jésus: mon âme languit, elle défaille dans l'ardeur de s'unir à vous. O mon trésor! ô tout mon bien! quand je pense, vile créature que je suis, que vous serez à jamais mon partage, je n'ai plus de paroles, ô mon Dieu! je ne sais plus qu'aimer et adorer en silence.

Il y a une paix secrète que Jésus-Christ est

venu nous apporter, et que rien ne saurait nous ravir : ni les souffrances, ni les angoisses, ni cette tristesse jusqu'à la mort que le Fils de Dieu voulut ressentir dans son agonie sur la montagne. C'est cette paix dont parle saint Jean, et que le monde ne connaît pas. Demandons-la, elle nous sera donnée.

Pour la prière, il ne s'agit pas qu'elle soit longue, mais fervente, que chacune de vos journées commence et finisse par elle ; épanchez votre âme devant Dieu sans contrainte et sans effort, parlez-lui comme à un père, comme au plus tendre des amis, exposez lui vos misères avec confiance et simplicité, priez-le qu'il vous éclaire, vous anime, vous fortifie. Rien ne vous sera refusé de ce que vous demanderez avec une foi vive, et un amour humble et persévérant.

La vraie piété est entièrement indépendante des impressions sensibles. Quand nous ne trouverions qu'amertume dans le service de Dieu, les raisons de le servir seraient toujours les mêmes, et la volonté, qui seule est en notre

pouvoir, ne devrait pas un instant être ébranlée par cette épreuve.

Il est venu, le véritable homme de douleurs; il est venu, et il a dit : Heureux ceux qui pleurent! Que nous faut-il de plus? Toute consolation est dans ce mot prononcé sur la terre par Celui qui descendait du ciel pour la sauver.

Ce que Dieu voudra; nous sommes entre ses mains, ne cherchons pas à en sortir pour nous faire un sort de notre choix. Je vous engage à aller à lui avec plus de confiance. Reposez-vous sur son sein comme le disciple bien-aimé. Que demande-t-il de vous? votre cœur. Donnez-le-lui sans réserve, et puis soyez tranquille sur le passé. Le trouble n'est bon à rien : il gâte l'humilité même, parce qu'il naît toujours ou d'un fond de dépit de nous voir si faibles, ou d'une défiance injurieuse à la bonté de Dieu.

Que votre âme tout entière, que tout votre être soit à Jésus, comme il a voulu être tout à vous; entrez avec lui dans cette union intime, inénarrable, qui faisait dire à l'Épouse,

figure du vrai chrétien : *Dilectus meus mihi et ego illi.* Allez le trouver, ce Sauveur, ce divin Epoux, ce bien-aimé, à la table sainte où son amour nous appelle d'une voix si puissante et si tendre : *Desiderio desiderari hoc Pascha manducare vobiscum.*

Nous n'avons pas assez de confiance en la prière, nous ne nous en faisons pas une assez haute idée. On n'obtient rien que par elle, et avec elle on obtient tout. Elle est le désir du cœur et le langage de l'amour. Aussi faut-il que Jésus lui-même nous apprenne à prier, comme autrefois à ses apôtres. *Doce nos orare* (1), lui disaient-ils. Je ne suis plus surpris que l'Église ait établi des ordres religieux uniquement pour remplir cette grande fonction dans la société chrétienne.

Que la prière est douce, et qu'elle guérirait de blessures si nous voulions, si nous ne cherchions pas toujours le remède où il n'est point, où nous ne le trouverons jamais, *si nous connaissions le don de Dieu* !

(1) Luc. XI, 1.

Pour nous, qui ne savons presque jamais ce que nous devrions vouloir ni souvent même ce que nous voulons, ayons du moins cette confiance dans notre Père céleste, de croire que ce qu'il veut est toujours ce qu'il y a de plus sage et de meilleur.

A toutes les peines dont surabonde cette vie de tristesse et de misère, je ne sais d'autre adoucissement qu'une pleine résignation à la volonté de Dieu. Il faut non seulement se soumettre à ce qu'il veut, mais encore ne rien aimer, ne rien désirer autre chose. Nos désirs sont aveugles et incompatibles avec la paix. Et puis nous ne savons en aucune manière ce qui est bon pour nous. Ayons confiance en celui qui le sait.

Quand est-ce que, nous aussi, nous nous élèverons au-dessus de cette terre? Quand nos pieds s'en détacheront-ils, et la regarderons-nous d'en haut? Il s'en allait loin de la vallée de larmes, dans la Cité de paix, là ou la lumière ne tarit point, où ne pénètre aucun des vains bruits de ce monde, où tout est harmonie,

vérité, amour ; il montait vers son Père, et longtemps après, l'œil de ses disciples le cherchait encore dans l'espace immense. Pauvres exilés, errants dans le désert aride et stérile de la vie ! Oh ! quand nous sera-t-il donné de le suivre, et de prendre possession de la demeure qu'il est allé nous préparer !

Les croix les plus pesantes, loin de nous abattre, devraient nous consoler ; elles sont comme le signe du chrétien et la marque sensible de l'amour de Jésus-Christ pour ceux qui lui appartiennent, car il est écrit : *qu'il faut entrer par beaucoup de tribulations dans le royaume des cieux* (1).

Vous avez été appelé à quelque chose de grand : ayez sans cesse devant les yeux cette haute vocation pour travailler à vous en rendre digne. Qu'au milieu des préoccupations qui sont le devoir pour vous, votre vie soit une vie de prière, un continuel mouvement de votre cœur vers Dieu, qui ne récompensera que ce que vous aurez fait pour lui, et le reste n'est

(1) *Actes*, XIV, 21.

qu'un rêve qui laisse l'homme vide au moment du réveil.

Efforçons-nous d'avancer chaque jour dans la sainte voie de l'humilité et du renoncement à soi-même. C'est la voie de la paix, même sur la terre, la voie du contentement et de la joie intérieure, la voie par où sont passés tous les élus, tous les vrais disciples de Jésus-Christ, la voie qui conduit au repos éternel. Tout pour Dieu, pour Dieu seul. Il faut être disposé à quitter tout pour lui, au premier signe de sa volonté, tout sans exception et même ce en quoi nous n'aurions d'autre but que sa gloire.

Un seul mouvement vers Dieu, le dernier soupir exhalé vers Lui suffit à sa miséricorde, et ce qui est imperceptible aux hommes, il le voit et s'en contente.

VIII

L'ÉGLISE ET LE CHRISTIANISME

VIII

L'ÉGLISE ET LE CHRISTIANISME

Constituer une société qui embrasse tous les hommes, dans tous les siècles, dans tous les lieux, sous tous les climats; qui, sans varier elle-même, se prête à toutes les variations des gouvernements, s'accommode à tous les états par où l'homme peut passer, depuis la vie errante des nomades jusqu'à la fixité des nations agricoles, et depuis la brute ignorance du sauvage, jusqu'au plus haut degré de science où puisse parvenir un peuple civilisé; qui, dans ces diverses situations, atteigne également son but, qui est de réprimer tous les plus forts penchants de notre nature, et de nous conduire au bonheur par une perpétuelle succession de sacrifices: tel est le problème que la religion chrétienne a résolu...

Si l'Église trouve en elle-même des ressources toujours prêtes dans tous ses besoins, si sa constitution s'adapte à toutes les circonstances, se plie par toute la terre aux mœurs des peuples, à leurs gouvernements, à leurs progrès plus ou moins avancés dans la civilisation, la raison en est que le pouvoir qui la régit est indestructible, et qu'émanant d'un centre unique, il peut prendre à sa volonté toutes les formes, en restant immuablement le même, et se communiquer à tous les degrés selon les convenances variables des hommes, des temps et des lieux.

Vous voyez l'antique tronc d'un arbre majestueux dont les racines s'enfoncent profondément en terre : c'est Pierre inébranlablement affermi par la parole du Christ ; c'est Pierre produisant en quelque sorte de sa propre substance toutes les branches et jusqu'aux derniers rameaux de l'ordre pastoral. Il distribue à chacun selon sa mesure la sève et la vie dont il est plein, et qui ne demandent qu'à se répandre : loin d'en être avare, il les prodigue avec magnificence, parce que la source où

il les puise est intarissable. Tout sort de lui, tout repose sur lui ; seul il soutient, anime et renouvelle sans cesse les nombreuses productions de sa fécondité, et il semble mettre sa gloire à les élever à une hauteur qui atteste sa force toute-puissante. Mais les branches comme les rameaux, par cela même qu'elles existent, existent dans une entière dépendance du tronc qui les porte et les vivifie.

Dans la profondeur de ses conseils, Dieu sait tirer le bien du mal, et faire servir à ses desseins les passions et les vices mêmes des hommes. Qu'on se représente ce qui aurait lieu si le Christianisme n'eût rencontré à son origine que des cœurs soumis, des esprits dociles. Toutes ses vérités, tous ses dogmes, reçus sans contestation, transmis sans examen, nous seraient parvenus dépouillés d'une partie de leurs preuves, et dans une sorte de nudité, dont l'infaillible effet serait d'exciter les dédains de l'orgueil et peut-être la défiance de la raison. Quelle autorité, au contraire, la religion n'acquiert-elle pas de tant d'attaques également vaines et furieuses ? Toutes les

forces humaines se sont essayées contre elle, et elle a triomphé de toutes les forces humaines... Si elle n'eût point éprouvé de résistance, comment apercevrait-on l'action puissante de la divinité si visiblement empreinte dans son établissement?... la curiosité présomptueuse des hérétiques, en s'efforçant de pénétrer des mystères impénétrables, a donné occasion de fixer avec précision la foi sur des points contestés... Disons donc avec l'Apôtre : *Il faut qu'il y ait des hérésies*, il faut que le flambeau de la vérité soit sans cesse agité par les passions afin de répandre une lumière plus vive.

Qu'elle est belle cette tradition qui commence avec le monde, et qui, malgré d'innombrables erreurs, se perpétue sans interruption chez tous les peuples ! Qu'elle est imposante cette parole que Dieu a prononcée à l'origine des siècles et que tous les siècles redisent avec un saint respect ! Sortie de l'éternité, le temps, comme un long écho, la répète, et la reporte dans l'éternité. Cette parole merveilleuse, image de la Parole *engendrée avant l'aurore*, du *Verbe qui est en Dieu*

et qui est Dieu même, est la raison, la vérité, l'ordre, la loi, la vie; et il n'y a de vie, de vérité, de raison qu'en elle... *elle est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*; elle l'instruit de ses devoirs et de ses destinées ; elle forme son entendement en formant ses croyances ; elle élève par la foi cet être d'un jour jusqu'à *l'Ancien des jours*, jusqu'à l'Être infini, seul principe de toute existence ; elle purifie son cœur en lui révélant sa misère, et en lui montrant le remède. L'homme, sans elle, ne serait qu'un fantôme qui passe et disparaît dans l'ombre : elle l'unit avec ses semblables, en l'unissant avec son auteur. La vertu, l'espérance, l'amour, la pensée même vient d'elle. Où sont ceux qui disent : nous ne la connaissons point ! Intelligences déchues... condamnées dès lors à ignorer tout, condamnées à ne rien croire : car *la foi naît de l'ouïe, et comment croiront-elles si elles n'ont point entendu* ? Toute parole, comme toute vérité, toute loi procède de cette parole, de cette loi première. Où sont ceux qui disent : nous n'en voulons point. Esprits rebelles que la lumière importune et blesse ; qui demandent les ténè-

bres, et à qui les ténèbres seront données: qui repoussent la vérité, et que la vérité repoussera; qui rejettent la loi de grâce, et qui trouveront la loi de supplice; qui, à la place de Dieu qu'ils n'ont pas voulu, et de la mort qu'ils voudraient, auront éternellement leur crime pour compagnon; et pour roi *le ver qui ne meurt point!*

Les lois se bornent à prescrire certains délits; elles ne commandent aucune vertu. La Religion s'est réservé à elle seule cette sublime partie de la législation, qui règle tout dans l'homme, jusqu'à ses désirs les plus secrets et ses affections les plus fugitives. Que de crimes échappent à la justice humaine! que d'autres elle est contrainte de tolérer! La Religion ne tolère aucun désordre; elle défend la pensée même du mal; elle nous ordonne de tendre à une perfection infinie: *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Et, chose merveilleuse, en même temps qu'elle abat l'orgueil humain sous la hauteur de ses préceptes, et réprime tout sentiment de présomption dans le juste, en lui montrant sans cesse au-dessus de

lui de nouvelles vertus à acquérir, elle relève la confiance du coupable, en ouvrant au repentir l'immense sein de la miséricorde divine.

Savez-vous ce que c'est qu'un prêtre, vous que ce seul nom irrite et fait sourire de mépris? Un prêtre est, par devoir, l'ami, la providence vivante de tous les malheureux, le consolateur des affligés, le défenseur de quiconque est privé de défense, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent vos passions et vos funestes doctrines. Sa vie entière n'est qu'un long et héroïque dévouement au bonheur de ses semblables. Qui de vous consentirait à échanger comme lui, les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les biens que les hommes recherchent si avidement, contre des travaux obscurs, des devoirs pénibles, des fonctions dont l'exercice brise le cœur et rebute les sens, pour ne recueillir souvent d'autre fruit de tant de sacrifices que le dédain, l'ingratitude et l'insulte ? Vous êtes encore plongés dans un profond sommeil, et déjà l'homme de charité, devançant l'aurore, a recommencé le cours de

ses bienfaisantes œuvres. Il a soulagé le pauvre, visité le malade, essuyé les pleurs de l'infortune ou fait couler ceux du repentir, instruit l'ignorant, fortifié le faible, affermi dans la vertu des âmes troublées par les orages des passions. Après une journée toute remplie de pareils bienfaits, le soir arrive, mais non le repos. A l'heure où le plaisir vous appelle aux spectacles, aux fêtes, on accourt en grande hâte près du ministre sacré : un chrétien touche à ses derniers moments ; il va mourir, et peut-être d'une maladie contagieuse : n'importe, le bon pasteur ne laissera point expirer sa brebis sans adoucir ses angoisses, sans l'environner des consolations de l'espérance et de la foi, sans prier à ses côtés le Dieu qui mourut pour elle, et qui lui donne, à cet instant même, dans le sacrement d'amour, un gage certain d'immortalité ! Voilà le prêtre, le voilà.

Tout ce qui est un moyen d'union entre Dieu et l'homme, c'est-à-dire, tout ce qui aide l'homme à se rapprocher de Dieu ou à devenir *semblable à lui* dans ses pensées, ses volontés, ses actions, est saint ; et c'est de la sorte que

certaines cérémonies du culte, indifférentes en elles-mêmes, sont saintes, et par le caractère que leur imprime l'autorité sainte qui les ordonne et par leur objet, qui est la gloire de Dieu et la sanctification de l'homme.

L'unité qui, selon la pensée profonde de saint Augustin, *est la forme de tout ce qui est beau* est aussi le caractère de tout ce qui est vrai, parce que la vérité est la beauté par excellence. Et c'est pourquoi, dans l'unité souveraine et la vérité infinie, dans *Celui qui est*, tout est immuable, rien ne varie : et dans l'ensemble de ses œuvres, rien ne varie non plus, rien ne change, mais tout se développe suivant des lois constantes ou par l'efficace de la volonté perpétuellement une du Tout-Puissant. Ce développement que nulle force ne saurait arrêter ni suspendre, donne à la création quelque chose d'infini et la rend digne de Dieu, dont l'action n'a pas plus de limites que sa pensée n'a de bornes. Et comme tout se développe simultanément, l'unité demeure inaltérable ; ce sont les mêmes êtres, mais plus parfaits. Ainsi le germe devient arbre : ainsi l'homme passe de

l'enfance à l'âge de raison ; et, s'il ne dérange pas l'ordre en violant les lois de sa nature, il continue éternellement de croître en intelligence, en bonheur, en perfection de toute espèce, sans cesser d'être homme et le même homme.

Toujours la même aussi, toujours une, la vraie Religion devait également, selon les desseins de Dieu, se développer dans le progrès des temps. Et qui pourrait assigner un terme à ce magnifique développement, à cette sublime manifestation de l'Être infini, de sa vérité et de son amour, puisque le culte ineffable que les justes rendront à jamais au Très-Haut dans la vie future n'est que la consommation du culte que ces mêmes justes lui rendent dans la vie présente ? L'adoration commence sur la terre, et, se prolongeant dans les cieux, s'élève, s'étend, se dilate, pour ainsi dire, comme la félicité des élus, pour remplir l'éternité.

La Religion chrétienne est la seule qui prétende à cette unité nécessaire, la seule qui réclame ce caractère essentiel de la vérité, et qui établisse sur ce fondement sa doctrine, son

autorité, ses lois. *Un Dieu, une foi, un baptême* : unité de dogmes, unité de préceptes, unité de culte : voilà sa marque ineffaçable. Elle est une comme Dieu, et son unité la distingue de toutes les religions fausses, comme l'unité de Dieu le distingue de toutes les fausses divinités. Et de même que Dieu n'a jamais cessé et ne cessera jamais d'être un, ainsi jamais la vraie Religion n'a cessé ni ne cessera d'être une. On l'a toujours pu reconnaître, on la reconnaîtra toujours à ce signe éclatant qui atteste son origine céleste. Ici-bas tout change, tout s'altère; elle seule ne s'altère ni ne change point. Le temps qui a été créé pour elle et à qui elle survivra, coule à ses pieds; et les siècles, en passant devant son trône immobile, la saluent reine de l'éternité.

Les vérités de la religion s'enchaînant l'une à l'autre et se supposant mutuellement, elles étaient toutes renfermées dans la première révélation, comme les vérités que Dieu révèle aux élus dans le ciel sont renfermées dans celles qui sont ici-bas l'objet de leur foi. Ils connaissent ce qu'ils croyaient, de même que nous

connaissons ce qui était seulement cru avant Jésus-Christ : et c'est ainsi que, les degrés de l'intelligence étant infinis, la foi cependant demeure une, éternellement une comme la vérité.

Jésus-Christ vit en chacun de ceux qui lui appartiennent, et chacun d'eux vit en Lui, et tous n'ont qu'une même vie, qui se partage sans se diviser: car les créatures intelligentes ne vivent que de vérité et d'amour; et la vérité est une, et l'amour est un, et c'est en Jésus-Christ qu'elles puisent et l'amour et la vérité, qui les unissent entre elles, comme elles sont unies avec Jésus-Christ. Et tout ce qui participe à cette vie dont Jésus-Christ est la source, est saint à quelque degré, possède, en une certaine mesure, ce que les autres possèdent, en jouit avec eux dans l'unité : et par les désirs, par les prières que le Saint-Esprit forme en eux, tous les membres vivants du corps de Jésus-Christ, qui est l'Église (1), exercent, à l'égard les uns des autres, un invisible minis-

(1) Coloss., I, 24.

tère de grâce et de charité. Telle est la communion des Saints.

Divine par son institution, indépendante par sa nature, l'Eglise catholique subsiste par elle-même : avec sa hiérarchie, ses lois, sa souveraineté inaliénable, elle est la plus forte des sociétés ; sa durée seule le prouve.

Des liens que l'homme n'a point formés, et qu'il ne peut rompre, unissent toutes les parties de ce grand corps. Que des individus, que des peuples mêmes s'en séparent, il reste entier. Telle fut l'Église aux premiers jours, telle encore elle est aujourd'hui ; elle ne change point, elle ne vieillit point ; il y a dix-huit siècles que l'éternité a commencé pour elle. Sa destinée n'est pas de posséder la terre et de la gouverner avec un de ces sceptres que le temps brise ; un plus haut empire lui est réservé ; elle a reçu la mission de conduire et les rois et les peuples dans les voies où Dieu même leur commande de marcher ; elle instruit, reprend, conseille, ordonne, non pas en son nom, mais au nom du suprême Législateur. Élevée au-dessus de ce qui passe, elle domine les établissements hu-

mains, qui empruntent d'elle leur force toujours si fragile, et cette vie qui s'épuise si vite.

Tout ce qu'il y a de bon, de vrai, de nécessaire et d'utile au genre humain, le Christianisme le renferme, ou comme principe, ou comme conséquence.

Laissez les hommes combiner, peser les chances incertaines de la terre. L'Église a d'autres pensées; elle attend, mais elle ne cède point.

Le *protestantisme*, comme il nous l'apprend lui-même, *est, en matière religieuse l'acte d'indépendance de la raison humaine* (1). La religion est une *loi* à laquelle la raison de l'homme et l'homme tout entier doit obéissance : donc le protestantisme est une solennelle protestation, non seulement contre le Christianisme, mais encore contre toute religion quelconque.

(1) *Revue protestante* : IVe livraison, p. 151.

Peu importe ce que croit ou ne croit pas chaque protestant : quand il croit, ce n'est jamais pour le motif fondamental que Dieu a révélé la vérité qui est l'objet de sa croyance, mais parce que sa raison *juge* que c'est réellement une vérité : sans quoi sa raison ne ferait plus, en croyant, un acte d'indépendance, mais un acte d'obéissance, et en ce cas sa foi serait évidemment une abjuration du protestantisme.

Quoi que l'orgueil se persuade, il ne reste rien à découvrir en politique et en morale depuis que le Décalogue et l'Évangile, qui en est le développement, ont été promulgués ; et toute législation durable, comme tout pouvoir légitime, descend du ciel.

Il n'y a qu'une erreur dans le monde, la souveraineté de l'homme ; et qu'un crime, la révolte contre Dieu. Tous les désordres du cœur et de la raison sortent de là, comme l'effet de sa cause. Or la religion catholique seule établit pleinement la souveraineté de Dieu, et la dépendance de l'homme. Voilà le vrai, l'unique motif de la haine exclusive dont l'honorent cer-

tains hommes, qui poussent jusqu'au fanatisme l'orgueil de l'indépendance et l'aversion de la règle.

Quel est le motif d'obéir à l'Église même, sinon la promesse que Dieu lui a faite d'être avec elle *tous les jours*, afin qu'elle n'enseignât jamais que la vérité? En écoutant l'Église, c'est donc Dieu même qu'on écoute, c'est lui seul qui enseigne, c'est à lui seul qu'on soumet sa raison, c'est lui seul qu'on croit.

La liberté de discussion, qui conduit incessamment la philosophie à son dernier terme, comme elle y a conduit le protestantisme, sert très réellement, malgré les apparences contraires, la cause du christianisme.

Un prêtre est un homme de paix, qui compatit à toutes les faiblesses comme à toutes les misères humaines ; mais il est en même temps un ministre de Dieu, chargé de veiller à sa religion et de combattre pour elle. Que si on lui dit : *Nous vous défendons d'enseigner en ce*

(1) Actes, V, 29.

nom, sa réponse est simple : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*. Préparé à tout, mais tranquille, si on l'outrage, si on le persécute, c'est alors qu'il commence, comme l'apôtre saint Paul, à reconnaître en lui-même *un ministre de Jésus-Christ*. Il endure sans se plaindre, pour son maître, *le travail, les périls, la prison, la mort*, et il dit : *S'il faut se glorifier, je me glorifie de mes souffrances* (1). Qu'on le haïsse, qu'on l'insulte, il aime et il bénit ; qu'on le tue, il pardonne. Si vous ne le saviez pas, voilà le prêtre !

Il n'y a point de crime qui n'ait été une pensée, ou une erreur, avant d'être une action. Il n'y a donc point de morale possible, si l'on ne donne une règle à la pensée. La Religion seule le fait. Et comme le fondement de l'ordre est dans l'intelligence, parce que l'ordre est la réalisation extérieure de la vérité, la Religion se montre pleine d'indulgence pour les fautes qui ne sont qu'une violation pour ainsi dire, accidentelle de l'ordre, mais qui n'en attaquent

(1) Ep. II, *ad. Corinth.*, cap. XI.

pas le fondement. Les plus grands crimes, à ses yeux, sont les crimes de l'intelligence, ou les crimes contre la vérité. Cela est admirable, et prouverait seul la divinité de la Religion.

Il serait fort à désirer que par la culture des sciences, l'Eglise, reprenant peu à peu cet ascendant sur les esprits qui lui fut autrefois si utile et si glorieux, fît tourner à l'avantage des hommes des connaissances indifférentes par elles-mêmes au bien et au mal, mais qui produisent toujours infiniment plus de mal que de bien, quand le principe religieux ne préside pas à leur développement.

A la voix de douze pauvres pécheurs les fondements du paganisme chancelèrent, et il tomba presque aussitôt, il tomba comme par morceaux. Cet édifice immense, que les passions avaient inventé, n'était plus qu'une ruine dès le second siècle, et sous le troisième, à peine en restait-il pierre sur pierre; les mœurs, les habitudes, la croyance, tout était changé, et cette grande révolution, qu'est-ce qui l'avait faite?... La Croix!

Bien différente du protestantisme qui, né de l'orgueil, l'excite à son tour et le nourrit, la religion catholique, cette religion divine, est une religion d'humilité, de simplicité et d'amour ; c'est la religion de celui qui se rendait à lui-même ce témoignage : *Apprenez que je suis doux et humble de cœur.* Elle prévient toute contention, dispense de toute recherche pénible et n'exige pour toute science qu'un cœur qui sache aimer.

Abattez le protestantisme, source de toutes nos révolutions ; rétablissez partout la véritable religion, et puis laissez-la tranquillement agir ; d'elle-même et sans secousses, elle vous fera des sociétés conformes au besoin des temps.

La religion est admirable, en ce qu'elle nous montre toujours les choses telles qu'elles sont, et qu'elle soutient notre faiblesse, sans nous rien cacher de notre misère. Jamais elle ne cherche le remède à nos maux dans aucune illusion.

Quels flots de lumière se répandent chaque

jour sur l'avenir du monde. Qu'est-ce que cela fait que tant d'hommes, encore esclaves volontaires de leur amour-propre et de leurs préjugés, s'obstinent à fermer les yeux et à contrarier l'action de la Providence ? Cette lumière en est-elle moins vive, et cette action moins puissante ? Pendant qu'ils disent *non*, le *fiat* divin agite dans le monde les éléments de l'ordre nouveau, et l'œuvre d'en haut s'accomplit. Que faut-il de plus ?

Que la science en elle-même soit incompatible avec le catholicisme, c'est ce que je ne croirai jamais, car, si je le croyais, je cesserais d'être catholique, parce qu'alors il faudrait admettre ou qu'il y a des vérités qui s'excluent réciproquement, ou que l'ignorance est un commandement divin, d'où il s'ensuivrait que tous les progrès de la civilisation et de l'humanité ont été l'effet d'autant de violations de la religion de Jésus-Christ.

IX

APOLOGÉTIQUE

IX

APOLOGÉTIQUE

La raison éclairée comprendra qu'il est souverainement raisonnable de croire sans comprendre, lorsque Dieu parle pour nous révéler des vérités si hautes que lui seul est capable de les comprendre parfaitement.

L'homme, par son corps, n'existe que dans le présent ; il n'existe, par son esprit, que dans le passé et dans l'avenir ; car le présent est insaisissable à la pensée. Le mode d'existence du corps et de l'esprit diffère donc essentiellement ; l'esprit et le corps sont donc d'une nature essentiellement diverse.

Vouloir tout comprendre, c'est vouloir tout

nier. Il n'y a pas une loi de la nature qui ne renferme l'infini, par conséquent pas un phénomène que l'homme puisse pleinement expliquer et pleinement comprendre.

Les intelligences ne doivent rien qu'à la vérité, et, en se soumettant à Dieu même, elles ne ploient pas sous la toute-puissance, elles obéissent à la souveraine raison.

L'homme qui est libre de se voiler les yeux, ne l'est pas de voiler le soleil ; l'homme qui est libre de choisir entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, ne l'est pas d'altérer la nature immuable du bien et du vrai, ni de se créer un autre principe de vie.

On se récrie sur ce que certains hommes ont plus de facilités que d'autres pour connaître et pratiquer la vraie religion ; mais n'en est-il pas de même de la morale ? Et si on ne nie pas la morale à cause de cela, pourquoi nierait-on la religion ?

La liberté, selon sa notion précise, est

l'absence des obstacles qui empêchent l'être d'atteindre sa fin. Ainsi tout ce qui sépare l'homme de Dieu, détruit proportionnellement sa liberté.

Il n'y a point deux vérités, il n'y a point deux Eglises, parce qu'il n'y a qu'un Christianisme et qu'un Dieu.

L'homme borné dans ses facultés, insatiable dans ses désirs, tourmenté également par sa curiosité et par son impuissance, a besoin tout ensemble et d'une lumière qui l'éclaire, et d'une autorité qui réprime son excessive avidité de connaître.

Tout ce que je demande, c'est que les philosophes consentent seulement à douter, à soupçonner que peut-être il est possible qu'ils s'abusent, et que la Religion ne soit pas une invention humaine. Ce simple doute leur impose le devoir d'examiner. Ils y sont tenus comme êtres raisonnables; comme philosophes il y sont doublement obligés. Car, enfin, que reprochent-ils si amèrement au vulgaire? de

croire sans examen, par habitude, par préjugé. Or, est-il honorable, est-il sage d'être incrédule, comme on soutient qu'il est absurde d'être croyant ?

Dès qu'on s'écarte du vrai, la raison, dépourvue de point d'appui, et semblable à un vaisseau qui n'est plus maître de ses mouvements, flotte au hasard, et suit tour à tour les directions les plus opposées. L'inconséquence est toujours la compagne de l'erreur, parce que l'homme ne se détache jamais de toutes les vérités à la fois, et que celles qu'il retient, incompatibles avec l'erreur, le forcent de se contredire inévitablement.

Dégagez-vous de toute prévention ; cherchez sincèrement ce qui est vrai ; étudiez les preuves du Christianisme avec le même soin, avec la même bonne foi que vous étudieriez une science humaine. Sûrement il vous importe autant de savoir si le Christianisme est véritable, que de connaître la théorie de l'électricité, ou les lois de la pesanteur. Faites une fois, pour l'intérêt de votre sort éternel, ce

que vous faites tous les jours pour satisfaire votre curiosité.

Les nations commencent et finissent, elles passent avec leurs mœurs, leurs lois, leurs opinions, leurs sciences ; une seule doctrine reste, toujours crue, malgré l'intérêt qu'ont les passions de n'y pas croire, toujours immuable au milieu de ce rapide et perpétuel mouvement; toujours attaquée et toujours justifiée ; toujours à l'abri des changements qu'apportent les siècles aux institutions les plus solides, aux systèmes les plus accrédités ; toujours plus étonnante et plus admirée à mesure qu'on l'examine davantage ; la consolation du pauvre, et la plus douce espérance du riche ; l'égide des peuples et le frein des rois ; la règle du pouvoir qu'elle modère, et de l'obéissance qu'elle sanctifie ; la grande charte de l'humanité, où la justice éternelle, ne voulant pas que le crime même demeure sans espoir et sans protection, stipule la miséricorde en faveur du repentir ; doctrine aussi humble que profonde, aussi simple qu'elle est haute et magnifique ; doctrine qui subjugue les plus

puissants génies par sa sublimité, et se proportionne par sa clarté aux intelligences les plus faibles; enfin doctrine indestructible, qui résiste à tout, triomphe de tout, de la violence comme du mépris, des sophismes comme des échafauds, et, forte de son antiquité, de ses preuves victorieuses et de ses bienfaits, semble régner sur l'esprit humain par droit de naissance, de conquète et d'amour. Telle est la Religion que certains hommes ont choisie pour en faire l'objet de leur indifférence.

L'homme dépravé par l'orgueil est si étrangement ennemi de lui-même qu'il prend en haine la seule doctrine qui donne du prix à son existence; il regarderait comme un triomphe d'établir, sur les ruines de cette doctrine céleste, des erreurs également absurdes et désolantes, et goûterait je ne sais quelle joie désespérée à s'assurer, s'il pouvait, aux dépens de sa raison même, une misère sans remède et sans fin.

C'est une des merveilles du Christianisme que non seulement il nous offre la vérité, mais

nous en assure la possession, qu'il la défende dans l'homme contre l'homme même. Cela seul prouverait la divinité de la religion chrétienne; car l'homme n'a aucun moyen de se résister à lui-même ; ce qui remédie à la faiblesse de la nature est évidemment au-dessus de la nature.

La mémoire seule atteste la fidélité de la mémoire. Nous en croyons son témoignage, sans l'ombre même d'une preuve, et le jugement par lequel, liant notre existence présente à notre existence passée, nous prononçons que nous sommes le même être identique qui a été affecté successivement de telles sensations et de telles pensées, est un acte de foi si profond, si rigoureux, si dénué de motifs rationnels déterminants, qu'à peine comprend-on que cet acte soit possible à l'homme.

Hors de la société, la vie morale et intellectuelle s'éteint de même que la vie physique, et, séparé de ses semblables, l'homme meurt tout entier.

Que sera-ce donc séparé de Dieu, de la

vérité suprême et du souverain bien ? La violation d'une seule loi du corps, un léger désordre dans nos organes, devient pour nous une cause de souffrances et de mort ; et nous violerions impunément les lois de la raison, la règle éternelle des devoirs, l'ordre conservateur des intelligences ! Le tourment du remords n'annoncerait pas d'autres tourments ! La conscience du coupable l'effraierait par des menaces menteuses, et ne prophétiserait que des chimères ! Nos désirs ignorants et notre volonté pervertie prévaudraient contre la sagesse, la justice et la toute-puissance !

On a opposé la religion naturelle à la Révélation, comme si la Révélation qui n'est que la manifestation de Dieu à l'homme, le Créateur parlant à sa créature intelligente, le pouvoir à ses sujets, le père à ses enfants, n'était pas tout ce qui peut se concevoir de plus conforme à la nature de l'homme, qui ne sait rien que ce qu'on lui a appris, et à la nature de Dieu, qui n'a créé l'homme que pour en être connu, aimé et servi.

Personne n'ajouta jamais aucun dogme posi-

tif au symbole catholique ou universel des chrétiens; personne ne leur dit jamais : Quelque chose vous manque; personne ne prétendit avoir découvert, en matière de religion, une vérité que n'enseigne point la religion catholique. Donc elle renferme toutes les vérités révélées, quelles qu'elles soient, ou tout ce qu'il y a de *saint* dans les croyances des hommes.

La lumière est offerte à tous et en choisissant les ténèbres on rejette librement le don divin, par un usage criminel de la volonté résolue à se fixer dans le mal. On nie la vérité, la sainteté de la doctrine, à cause de la sainteté des devoirs qu'elle impose. Qui ne serait chrétien, si le christianisme permettait à chacun de vivre selon ses désirs? On doute, parce qu'on veut douter ; on doute parce que l'esprit traite secrètement avec les passions, et leur livre pour un indigne prix la vérité qu'il feint d'aimer, comme *l'homme de meurtre* livra la Vérité vivante.

Ce que l'homme sait n'est rien en compa-

raison de ce qu'il ignore, et l'incrédule argumente toujours comme s'il savait tout... l'ordre universel nous échappe, et cependant l'incrédule raisonne constamment selon l'hypothèse qu'il en a une connaissance parfaite. Cela ne se peut pas, dit-il, donc cela n'est pas. Et qui l'assure que cela ne se peut pas ? Il commence par mettre sa pensée à la place de celle de Dieu, et puis il prononce sans hésiter sa décision irrévocable.

Que douze hommes nés au sein de la plus basse condition, chez un peuple haï de tous les autres peuples, entreprennent de changer la face de l'univers, de réformer les croyances et les mœurs, d'abolir les cultes superstitieux, qui partout étaient mêlés aux institutions politiques, de soumettre à une même loi ennemie de toutes les passions, les souverains et les sujets, les esclaves et leurs maîtres, les grands, les faibles, les riches, les pauvres, les savants et les ignorants ; et cela sans aucun appui ni de la force, ni de l'éloquence, ni du raisonnement, et au contraire, malgré l'opposition violente de tout ce qui possédait quelque

pouvoir, malgré les persécutions des empereurs et des magistrats, la résistance intéressée des prêtres des idoles, les railleries et le mépris des philosophes, les fureurs du fanatisme ; que ces hommes, en montrant aux nations l'instrument d'un supplice infâme, aient vaincu et le fanatisme de la multitude, et les empereurs ; que la Croix se soit élevée sur le palais des Césars, d'où étaient partis tant d'édits sanglants contre les disciples du Christ, et qu'en souffrant et mourant ils aient subjugué toutes les puissances humaines ; c'est, dans l'histoire, un fait unique, prodigieux, et qui frappe d'abord comme une grande et visible exception à tout ce que l'on connaît de l'homme.

Que ceux qui fatiguent leur esprit à inventer des objections frivoles s'interrogent plutôt eux-mêmes, avant le jour où Dieu lui-même, qui ne leur doit les secrets ni de sa miséricorde, ni de sa justice, les interrogera ; et au lieu de demander comment ceux-ci ou ceux-là ont pu croire ce qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils songent à ce qu'ils répondront au souverain Juge, quand il leur demandera pourquoi

eux-mêmes ils n'ont pas cru ce qu'ils connaissaient.

Dieu nous a départi la mesure précise de lumière dont nous avons besoin dans notre condition présente, mais rien de plus. En accordant à l'homme tout ce qui lui est nécessaire pour parvenir à sa fin, il lui refuse ce qui ne servirait qu'à satisfaire une vaine curiosité.

Un grand nombre d'hommes sont assez insensés pour refuser de croire les vérités saintes, seulement à cause qu'ils ne les comprennent point : mais cette règle, ils ne l'appliquent qu'à ce qui touche les devoirs, aux lois sacrées et immuables de leur intelligence et de leur cœur. Quant aux lois de la nature physique, ils les admettent sans hésiter, quoiqu'ils les comprennent encore moins.

Comprenons que, lorsque les esprits s'égarent, on ne les ramène jamais que par une libre persuasion, et qu'on ne les soumet à ce qui est juste et vrai, que par des armes toutes spirituelles. Le mal, le grand mal est qu'on n'a pas

foi à la puissance de la vérité; on croit à la violence de l'homme, et l'on ne croit pas à la force de Dieu.

**

Dieu est vérité, et toute vérité découle de Dieu, est immuable comme Dieu. De là vient, qu'indépendante de nos conceptions, la vérité est la même pour toutes les intelligences,

Nous pouvons l'ignorer, l'obscurcir, comme nous pouvons étendre un voile entre nos yeux et le soleil; mais nous ne saurions l'altérer en soi, encore moins la détruire. Elle est hors de nos atteintes; et il n'est pas plus en notre pouvoir de faire que ce qui est essentiellement vrai cesse d'être vrai, que d'anéantir ce qui existe essentiellement. Dieu même n'a pas ce pouvoir; toutes les vérités nécessaires forment, pour ainsi parler, une portion intégrante de son être : en les anéantissant il s'anéantirait lui-même. Ainsi connaître la vérité, c'est connaître Dieu; et toute vérité connue est une révélation ou une manifestation partielle de l'être divin.

Il y a une simplicité de cœur et une force de

génie, qui conduisent également à la religion catholique. Quelques-uns s'en éloignent, emportés par des demi-lueurs. Ce sont ces *gens d'entre-deux qui font*, dit Pascal, *les entendus*. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal que tous les autres.

La religion de Jésus-Christ est intolérante ! ... Est-ce que la religion n'est pas une loi ? Est-ce que toute loi n'est pas essentiellement intolérante ? Conçoit-on qu'elle tolère la violation de ses défenses ou de ses commandements ? Est-il possible d'imaginer une contradiction plus absurde ?... Partout où il y a vie, il y a croyance, et toute croyance exclut les croyances opposées. Cela est vrai universellement, et dans les sciences comme dans la religion. La géométrie n'est pas moins intolérante que le christianisme.

Il n'est point d'excès où l'homme ne se précipite dès qu'il s'est une fois affranchi de la règle. L'âme superbe qui veut être elle-même sa lumière et son bien, l'âme que la foi ne soutient plus, s'affaisse sous son propre poids, et

alors des pensées étranges, des désirs prodigieux s'emparent d'elle. De là ces systèmes chagrins, ces repoussantes théories que des insensés opposent à l'ordre immuable, contre lequel ne peuvent rien ni les sophismes d'une raison en délire, ni les vœux d'un cœur dépravé. Il n'est pas donné à la créature de troubler à ce point les lois établies par l'Auteur des choses.

Déistes, vous trouviez les mêmes embarras, les mêmes mystères, la même obscurité, quand il était question de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Tout cela cependant ne vous a point arrêtés. Pourquoi, lorsqu'il s'agit de la Révélation, les prémisses étant les mêmes, la conclusion seule a-t-elle changé ?

Si des lois émanées d'une sagesse infinie président au monde physique, en dirigent, en règlent les mouvements, et, malgré quelquefois l'apparent désordre des phénomènes, le conduisent à ses fins avec une force irrésistible et une immuable régularité, on ne doit pas croire que le monde moral, seul délaissé de la Providence, flotte au hasard, sur la sombre, immense, orageuse mer

des âges, et qu'il n'ait point également ses lois qui, sans altérer la nature des agents libres, le conduisent aussi, suivant un ordre de développement harmonique et régulier, à ses fins particulières et à la fin générale de la création.

Les incrédules sont plaisants; croient-ils que nous ignorions les objections qu'on propose contre la foi, nous qui sommes occupés uniquement de l'étude de la religion? Croient-ils que, si ces objections nous paraissaient fondées, nous fussions bien disposés à le nier, pour le plaisir de renoncer à tous les plaisirs, avec la certitude de passer pour des sots?

Je crois très possible de montrer que la sagesse catholique ne renferme aucune contradiction, ni rien qui choque les idées que Dieu nous donne de sa justice et de sa bonté; mais dès que nous voulons pénétrer plus avant et comprendre le dogme en lui-même, sur-le-champ nous sommes arrêtés, parce que nous ne connaissons pas le plan général de la Providence où se trouve la solu-

tion de toutes nos difficultés. Que faire dans cette position ? Tenir fortement ce qui est certain, ne se point troubler du reste, et se reposer avec confiance sur la bonté de Dieu, assurés qu'un jour nous verrons clairement la sagesse de ses desseins qui se dérobe ici-bas quelquefois à nos regards, sans doute pour assurer notre foi. Il me semble que, pour chacun de nous, il n'y a qu'une question raisonnable : Que faut-il que je fasse pour me sauver? La réponse est facile; les petits enfants que l'Église instruit en savent là-dessus autant que Bossuet. Mais si nous commençons à nous inquiéter des autres, si nous voulons savoir quels moyens Dieu leur donne de connaître et d'accomplir la loi, sur quelle règle il les jugera, et mille autres choses de cette nature, qu'il n'a pas jugé à propos de nous révéler, jamais nous n'arriverons à une solution qui nous satisfasse et notre vie se passera dans un profond et triste oubli de nous-mêmes. Occupons-nous d'abord d'aller au ciel, là tous nos doutes s'éclairciront, là Dieu se justifiera devant ses élus et devant ceux-mêmes que la justice sera contrainte de condamner... Votre esprit ne trouvera jamais

ici-bas tout ce qu'il y cherche. Il y a en toutes choses un degré d'obscurité inséparable de notre condition présente. Nous n'apercevons rien pleinement... Une foi éclairée dans ses fondements, mais pleine ensuite de simplicité, une pratique humble et beaucoup d'amour, le repos est là et là seulement.

Le déisme se réunit au fond à ce qu'on a si dangereusement appelé la religion naturelle. Il n'y a de vraiment *naturel* et de conforme *à la nature* que la Révélation, sans laquelle l'homme, abandonné à l'incertitude de la raison et privé même de toute raison, n'aurait jamais rien su de ce qui lui était nécessaire pour se conserver comme être moral et intelligent, et même comme être physique.

Il y a certainement deux ordres, l'un de foi, l'autre de conception. Le premier est le fondement du second ; et celui-ci doit suivre le premier qui lui sert de règle. Le premier est infini et renferme toute vérité parce qu'il a un rapport direct à Dieu. Le second est nécessairement borné, parce qu'il a un rapport direct

à l'homme, dont l'intelligence ne saurait être actuellement infinie, ni, par conséquent, embrasser la vérité tout entière, ou l'ordre de foi complet dans ses conceptions. Cependant, elle peut et doit travailler à étendre sans cesse son royaume de lumière, en subordonnant toujours ses pensées, même celles qui lui paraissent les plus claires, à la certitude infinie de la foi. Et en effet, si ces pensées supposées certaines se trouvaient en contradiction avec une foi certaine aussi, voyez où l'on serait conduit; il ne resterait plus qu'un scepticisme désespérant.

Les pensées de l'homme sont nécessairement bien imparfaites. Aussi faut-il bien se rappeler qu'aucune conception individuelle ne peut être reçue qu'après avoir subi le plus strict examen, et l'on doit être dans cette disposition d'esprit d'abandonner l'idée même la plus séduisante dès qu'on aura reconnu qu'elle est en opposition avec l'ordre de foi.

X

PENSÉES DIVERSES

X

PENSÉES DIVERSES

Chaque chose a son moment que la sagesse prépare et que l'habileté saisit.

Voulez-vous attacher fortement l'homme, imposez-lui de grands sacrifices.

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité.

Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples qui, sans lever la tête, passent, étendent la main et saisissent leurs fruits au hasard.

Il suffit souvent de changer d'existence pour croire à la vérité qu'on niait.

Quand, par une terrible permission de Dieu, l'enfer prépare au genre humain de pesantes calamités et le spectacle de quelques grands crimes, il jette une erreur dans le monde, et laisse achever au temps.

Il n'y a guère d'erreur qui ne contienne quelque vérité, et c'est même pour cela que l'erreur s'introduit si aisément dans l'esprit de l'homme ; il reçoit le faux à cause du vrai qui y est mêlé.

Tout ce que nous n'avons pas encore éprouvé, tout ce qui nous est inconnu, devient pour nous une sorte d'infini que l'âme saisit avidement, comme un objet proportionné à l'étendue de ses désirs.

La vérité semble être plus à nous quand nous l'avons découverte ; elle inspire moins de défiance et plus d'attachement.

C'est le propre des têtes étroites, d'être ex-

trêmement frappées des faiblesses des individus, et fort peu de l'esprit général des institutions.

Otez Dieu de l'univers et l'univers n'est plus qu'une grande illusion.

Dissiper l'ignorance, ce n'est pas créer la lumière, mais abaisser le voile qui la cachait en partie.

L'erreur n'est que la négation d'une vérité connue, une destruction.

Le droit, considéré d'une manière absolue, est ce qui est juste, légitime, *ce qui doit être*, en un mot, l'ordre.

Le souvenir d'une douleur qui n'est plus ajoute je ne sais quoi de plus vif et de plus doux au sentiment de la félicité présente.

Le meilleur maître n'est pas celui qui sait davantage, mais celui qui sait forcer ses disciples à apprendre d'eux-mêmes ce que la nature leur permet de savoir.

La vérité qu'on a fuie devient importune ; elle blesse l'amour-propre et réveille le remords.

Il y a des reproches qu'il est plus dur de faire qu'il n'est dur de les entendre.

Combien petite est la distance qui sépare l'homme de peur de l'homme de crime.

On agite des questions sans nombre; qu'on y regarde de près, on verra qu'elles se réduisent à celle du gouverneur romain : qu'est-ce que la vérité ?

Le remords est une douleur qui nous avertit qu'il y a en nous quelque désordre ; il sert, comme la douleur physique, à la conservation de la vie.

Certains hommes craignent la vérité comme un criminel redoute sa sentence.

Si l'on peut en finir du passé avec l'oubli, on n'en finit pas de l'avenir avec l'imprévoyance.

Une des causes de l'ascendant des prêtres

sur les autres hommes, c'est l'ascendant qu'il leur faut obtenir sur eux-mêmes. Ils sont habitués à vaincre l'homme.

Tous les hommes feignent d'aimer la vérité, et c'est une des plus grandes preuves de l'obligation où ils sont de l'aimer véritablement.

Les circonstances ne forment pas les hommes, elle les montrent.

Il suffit d'avoir des yeux et de les ouvrir, pour reconnaître qu'une grande justice s'exerce dès ici-bas; seulement on voit que certaines causes sont appointées à une autre session. Celui-là est encore bien faible qui s'inquiète ou s'étonne de ce délai.

Rien ne dépend de nous que notre volonté; les circonstances disposent du reste.

« Attendez, disent-ils, pour parler des vérités de la religion aux enfants, que leur raison soit en état de les entendre. » J'aimerais autant dire : Attendez pour leur donner des mots qu'ils aient

des idées. Comment ne voient-ils pas que les idées ne naissent qu'à l'aide des mots et que la raison ne se développe qu'à l'aide de la vérité ?

L'homme qui se détache si aisément de la vérité, parce qu'elle appartient à tous, n'abandonne pas de même ses préjugés ; il y tient parce qu'ils sont à lui.

On ne songe pas toujours à tout le respect qu'on doit au cœur de l'homme quand on veut l'éclairer.

Il y a dans les choses une résistance qui n'est pas dans les idées, sans quoi le monde ne subsisterait pas six mois.

Les événements commandent, les hommes exécutent, et après cela ils comprennent, s'ils peuvent.

Toute vie implique mouvement, et par le mouvement, croissance ; partout où le mouvement cesse, il y a mort, et la mort spirituelle,

éternelle, n'est que l'absence de mouvement, de développement, de progrès dans le vrai et le bien, la permanence dans le mal.

Dieu, en créant les êtres, a manifesté, a écrit les pensées dans l'espace, et, en ce sens, l'univers est une écriture divine dans laquelle les mondes manifestent une intelligence infinie.

Le Beau est le Vrai, en tant qu'il est dans sa manifestation perçu par l'Intelligence et senti par l'Amour.

La vérité a-t-elle besoin de cette force que les hommes lui prêtent ? Elle est avant eux et après eux, et tous leurs efforts ne peuvent rien contre elle.

On corrige l'esprit, mais on ne refait point le cœur.

La philosophie ne connaît d'autre consolation que l'oubli.

L'opposition des méchants console le cœur

de l'homme de bien; il se sent plus séparé d'eux, et dès lors plus près de Celui à qui le jugement appartient et à qui restera la victoire.

On dit qu'il n'y a point de distance pour le cœur; cela est vrai en un sens; je ne crois cependant pas que ce soit le cœur qui ait fait le premier cette observation-là.

Il y a de la délicatesse, et beaucoup, à se laisser rendre heureux par ceux qu'on aime.

La Providence se sert de tout, et elle est partout, même dans une imperceptible citation au bas d'une page, et je conçois qu'un pareil renvoi puisse sauver une âme.

On perd toujours beaucoup à se laisser conduire par les événements... et dès lors à être dominé par eux.

Étudier c'est recevoir; écrire c'est donner.

Les choses vont si vite, de nos jours, qu'on

ne peut que camper dans une opinion, quelle qu'elle soit. Ce sont des tentes qu'on plante le soir et qu'on enlève le matin.

Que me fait à moi un empire qui tombe? Un passereau qui meurt me touche davantage; pauvre petite créature de Dieu, qui, après avoir aspiré, comme un globule de rosée sur la fleur, sa gouttelette de vie, s'en va et ne revient plus.

Il ne faut pas laisser faire au temps l'œuvre de la volonté, si l'on ne veut se préparer d'amers regrets.

Un paysage sans horizon est une vie sans avenir.

On ne trompe pas la nature avec des mots et quoiqu'on en ait, il faut acquitter jusqu'à la dernière toutes les conditions du bail onéreux de la vie.

Il y a un frère et une sœur que Dieu créa inséparables, la vérité et l'inconvénient; et je ne crois pas qu'à cause du frère il soit bon d'étrangler la sœur.

XI

PRIÈRES

XI

PRIÈRES

O Dieu, qui êtes un, infini, éternel, saint! du fond de votre être incompréhensible, daignez abaisser vos regards sur un faible mortel qui essaye en tremblant de défendre votre immuable vérité, contre l'erreur qui la combat et l'impiété qui la blasphème. De moi-même je ne sais rien, je ne peux rien : faites descendre jusqu'à moi un rayon de votre lumière; pénétrez-moi de cette force qui subjugue les âmes rebelles, de cette ardente charité qui les persuade et les attendrit. Ce n'est pas pour moi que je demande à connaître davantage, à voir plus clairement ce que, par votre grâce, je crois déjà d'une foi inébranlable; mais puisque, *choisissant ce qu'il y a d'insensé selon le*

monde pour confondre les sages, et ce qu'il y a de faible pour confondre les forts, vous m'avez donné le désir de ranimer cette foi languissante dans les uns, presque éteinte dans les autres, donnez aussi à ma raison, si débile et si incertaine, l'appui qu'elle implore de vous, et à mes paroles la vertu qui les rendra puissantes sur les cœurs et fécondes pour e ciel.

Prière à Jésus-Christ dans le Très-Saint-Sacrement

Me voici, mon Dieu, devant le tabernacle où est enfermé le mystère divin de votre corps et de votre sang, dans l'adorable Sacrement de votre amour. Quand je pense, ô mon bon Jésus, ô mon Sauveur, ô mon Maître, à l'incompréhensible bonté qui vous a fait descendre du ciel, et voiler sous les apparences méprisables d'un peu de pain l'éclat de votre majesté souveraine, pour vous rapprocher de votre pauvre créature, je succombe sous les sentiments qui se pressent en foule dans mon âme. Je voudrais vous louer, ô mon

Dieu, et je ne trouve point de paroles pour vous louer dignement; je voudrais vous aimer d'un amour proportionné à votre amour; et, après s'être épuisé en inutiles efforts, mon cœur ne fait qu'avouer son impuissance. Que ferai-je donc, ô mon Seigneur? Ah! voici ce que je ferai : Je dirai à mon Jésus, à mon bien-aimé : « Vous voyez ma faiblesse, mais vous voyez aussi mon désir; que l'un supplée à l'autre. Je ne puis rien vous offrir de moi-même; mais je vous offre les hommages des saints; je vous offre l'amour des anges et l'inexprimable dilection de votre divine Mère; je vous offre vous-même à vous-même; je m'unis aux sentiments infinis, éternels, qui lient le Père au Fils, le Fils à l'Esprit dans une indissoluble unité! Seigneur, Seigneur! Recevez dans votre miséricorde cette offrande de votre pauvre créature. Ainsi-soit-il! »

O Jésus! Jésus crucifié, je veux n'aimer, ne connaître que vous désormais. Je veux m'attacher à votre croix, y mettre toutes mes pensées, mes affections, mes désirs, tout mon cœur et toute mon âme en union avec votre

sainte mère, la mère de douleurs, et le disciple bien-aimé, qui, du Cénacle où il venait de reposer sur le cœur de Jésus, passa au calvaire pour y partager, au pied de la Croix, les angoisses de la passion de Jésus! Communion du sacré corps de Notre-Seigneur, encouragement à porter la croix. — Mon Dieu, il me semble que vous m'appelez à vous par la Croix. Croix sainte, croix adorable, croix divine, soyez à jamais mon partage, ma joie, ma consolation, mon espérance. J'ai aimé, ô mon Dieu, oh! j'ai trop aimé les joies amères du monde; maintenant je ne veux que la croix, la croix seule, la croix de Jésus, et encore la croix; je vivrai sur le calvaire en esprit d'amour, de pénitence, de renoncement et de sacrifice absolu. O quelle vie! quelle douce, quelle heureuse vie. C'est le ravissement de mon cœur d'être crucifié avec Jésus, par les souffrances, les contradictions, les mépris, les rebuts, les ingratitudes, les haines, les outrages, les persécutions, et tout ce qui peut le plus crucifier mon orgueil et ma chair, par lesquels je vous ai tant offensé, ô mon bon, mon divin maître, mon tendre Sauveur, ô ma vie et mon espoir,

ma consolation, mon trésor et tout mon bien... Mon Dieu, encore une fois, la croix et rien que la croix.

Prière à la Sainte Vierge.

O ma mère, je vous aime plus que moi-même; je vous aime, après Dieu, plus que toutes choses, et je veux ainsi vous aimer éternellement. Mais, hélas ! je suis encore loin de vous, loin de votre Fils, exposé sur cette terre à bien des dangers, en proie à bien des douleurs; protégez-moi, consolez-moi ; et quand viendra l'heure de ma mort, adoucissez pour moi ce passage, ranimez ma foi, mon espérance, mettez des paroles d'amour sur mes lèvres défaillantes, et posez votre main sur mon cœur, dont le dernier battement, ò ma mère, sera pour vous et pour mon Jésus.

Prière à l'Ange Gardien.

O ange, mon gardien céleste, que mes péchés ont tant de fois contristé, que mes crimes ont tant de fois mis en fuite, je vous en

supplie, ne m'abandonnez pas dans le péril; ne me privez pas de votre protection et de votre secours pendant que je combats contre l'ennemi astucieux et cruel. Mais assistez-moi toujours avec bonté ; parlez suavement à mon âme, fortifiez-la par vos conseils; relevez et guérissez mon cœur languissant et déjà proche de la mort faute d'amour; allumez-y doucement le feu dont vous brûlez, afin qu'au sortir de cette vie courte et misérable je mérite d'obtenir la vie éternelle, afin de voir, d'aimer, de louer et de bénir à jamais Jésus-Christ avec vous et avec tous les chœurs glorieux des esprits célestes.

Prière pour demander à Dieu la conversion d'une personne chère.

O Dieu, qui nous ordonnez de nous aimer les uns les autres, je me prosterne à vos pieds, et j'implore votre miséricorde en faveur d'un infortuné qui m'est uni par les liens de l'affection la plus tendre. Emporté par les passions dans une voie d'égarements, il périra, Seigneur, si votre voix ne le rappelle, si votre cœur ne

s'émeut pas sur son triste sort. N'aurez-vous point pitié de votre pauvre créature ? La laisserez-vous tomber dans l'abîme, elle pour qui vous avez prié, souffert et répandu votre Sang ? Privée de la foi, par sa faute sans doute, elle a cessé de vous connaître : montrez-vous à elle de nouveau ; *éclairez ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ; dirigez leurs pas dans le chemin de la paix.* Jésus, tournez vos regards sur cette âme qui m'est si chère, et vous exaucerez mes vœux. Pourriez-vous voir sans compassion une misère aussi profonde ? Cet infortuné, à qui votre amour avait ouvert la route du ciel, le voilà qui s'avance, à travers d'arides et obscures régions, vers l'enfer, dont vous l'aviez racheté ; et peut-être est-il déjà sur le bord. Que votre main l'arrête avant le dernier, l'irrévocable pas. Au nom de votre Croix, au nom de votre mort, grâce, grâce, Seigneur ! ne rebutez pas mon humble prière. Oh ! qui me donnera des paroles assez puissantes pour vous toucher ? Hélas ! je n'ai que mes larmes et mon inconsolable douleur. Que ferai-je donc ? Je demeurerai à vos pieds, pleurant en silence, et vous vous

laisserez attendrir : car vous avez aussi pleuré sur les hommes. Non, jamais je ne cesserai d'espérer en vous. Une pauvre brebis a quitté le bercail, elle s'est égarée dans le désert : le bon Pasteur ira l'y chercher; il la rapportera sur ses épaules, et sa joie sera grande, parce qu'il aura retrouvé sa brebis qui était perdue. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

2939. — Tours, Imprimerie E. ARRAULT et Cie.

J. Mersch, imp., 17, villa d'Alésia, Paris 14e — 9928